

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 17
MONTREAL, 25 SEPTEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

AU TYROL



PROPOS D'AMOUREUX.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 25 SEPTEMBRE 1897

AFFAIRES SÉRIEUSES



Mr Jacob (d'un air découragé). — Foyons, Ragel! Gonsitères du le zuzide comme un béché?
Mme Jacob. — Za tébend! Bour guel mondant es-du assuré, Chacop?

LA SAGESSE RUSSE

MAXIMES ET PROVERBES

La calomnie est comme le charbon : si elle ne vous brûle pas, elle vous salit.

x

Ce n'est pas la place qui élève l'homme, c'est l'homme qui élève la place.

x

En ramassant grain par grain tu rempliras néanmoins ton panier.

x

Faites asseoir un sot à votre table, il mettra ses pieds dessus.

x

La loi est comme le timon, que l'on tourne comme on veut.

x

La pauvreté n'est point un vice, mais une grande horreur.

x

Celui qui est le maître de sa colère est le maître de tout.

x

En mains d'autrui, le morceau paraît toujours gros.

x

La langue est sans os, on la tourne comme on veut.

x

La soumission est la parure de la jeune fille.

x

Dire la vérité en face, c'est perdre l'amitié.

Recueillis et traduits par
O. D'ENGELHARDT et CH. DUMERCY.

Le mal ne fait jamais les choses à moitié. — EMILE GOUDEAU.

L'envie est un hommage involontaire au mérite et la jalousie une reconnaissance douloureuse de son succès.

L'homme ne s'attache, ne se dévoue qu'à ce qui lui montre l'avenir et lui promet l'espérance et la vie. — GEORGES PROY.

SALTIMBANQUE!

Le SAMEDI, dont les romans sont si vivement appréciés de ses lecteurs, va commencer, prochainement, la publication de SALTIMBANQUE! œuvre vécue, de Henri Germain.

Dans le nouveau feuilleton, l'intensité de l'action va toujours en croissant. Les personnages prennent, peu à peu, la place exacte que leur assigne leurs rôles respectifs et le public assiste, toujours sous le charme, à l'intrigue de plus en plus enchevêtrée mais qui se dénoue grâce au dévouement et à la perspicacité du héros Fild'acier.

SALTIMBANQUE est un roman dont l'action se passe dans un cadre tout moderne. Nous coudoyons incessamment, nous retrouvons dans les diverses phases de notre existence des types absolument semblables à ceux que le romancier a choisis pour développer sa thèse. C'est dire que l'attrait s'augmente de cette similitude de vie entre nous et les personnages de SALTIMBANQUE, qui s'entre choquent, se combattent, sans qu'on puisse dire si l'intérêt intense qui s'attache à cette œuvre, une des plus attachantes du roman moderne, provient de cette simplicité d'action mise au service d'une imagination vraiment étonnante, ou du style clair et concis dans lequel elle a été écrite.

Chacun voudra lire et relire SALTIMBANQUE!

IL A CHANGÉ D'AVIS

Rouleau (avec un profond soupir). — Ah! Il y a vraiment beaucoup plus de femmes vivantes que je ne le supposais!

Bouleau. — Comment ça a?

Rouleau. — Avant que je ne me marie, je croyais toujours qu'il n'y en avait qu'une seule au monde, ma femme à moi; mais maintenant...

DANS SES POCHE

Le prétendant (timidement). — Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main de mademoiselle votre fille?

Le père (avec empressement). — Mais certainement mon ami. Prenez là le plus vite possible. Cette fille là est toujours dans mes poches.

SUR LE BORD DE LA LUNE DE MIEL

Elle. — Que penses-tu de Louise?

Lui (galemment). — Je ne puis jamais penser à d'autres filles qu'à toi-même, ma chérie.

COMME ELLE

La dame de la maison. — Et pour quelle raison avez-vous quitté votre dernière place? La dame de la maison est pourtant une excellente femme.

La cuisinière. — Excellente, madame; mais comme vous, aimant trop à tout savoir.

Une très vieille, très vieille histoire

PRÉSUMPTION

Le magistrat. — Et pour quelle raison avez-vous frappé cet homme?

Le prisonnier. — Il m'a insulté, Votre Honneur.

Le magistrat. — Il vous a appelé menteur?

Le prisonnier. — Pis que cela, Votre Honneur, il Pa pené.

CE QU'IL FERAIT

Paul. — Ils disent tous que mademoiselle Dulingot a une magnifique fortune absolument à elle. Que feriez-vous si vous épousiez une femme comme elle?

Emile. — Moi? Rien!

TROP POUR LUI

Rouleau. — C'est curieux, je me figure toujours être bigame.

Bouleau. — Bigame, vous?

Rouleau. — Oui.

Bouleau. — Mais un bigame c'est celui qui a plusieurs femmes et, à ma connaissance, vous n'en avez jamais épousé qu'une?

Rouleau. — Oui; mais que voulez-vous, c'est une de trop pour moi.

Ce n'est pas la fortune qui rend indépendant, c'est le caractère. — LOUIS-NAPOLÉON.



Elle. — Et vous m'assurez, Edouard, que jamais vous n'avez aimé d'autre femme que moi?

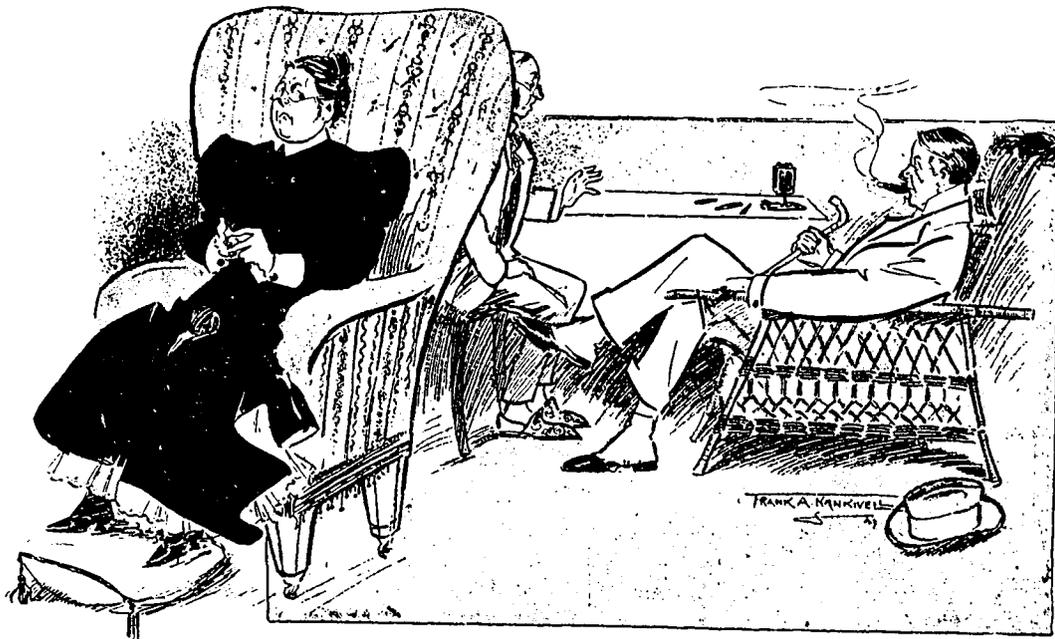
Lui. — Non, Angéline, jamais.

Elle. — Et que jamais vous n'avez embrassé autre fille que moi?

Lui. — Non, jamais, Angéline!

Le chœur du passé. — Oh, le menteur!

SA RÉPONSE



Monsieur Conjunjo. — Est-ce que votre frère a toujours autant d'esprit ?
Le jeune Charly. — Tout autant ! Il est toujours célibataire.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXIII

UN AUTRE SONNET D'ARVERS

(Extrait de Mes Heures perdues)

A mon ami R...

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage
Comme un port où le cœur trop longtemps agité
Vient trouver à la fin d'un long pèlerinage
Un dernier jour de calme et de sérénité ;

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente,
Je voulais une amie, une âme confiante.
On cache mes chagrins qu'elle seule aurait sus.

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté,
Un cercle, peu nombreux, d'amis du voisinage
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre.
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus.

ARVERS.

LOTÉRIE FIN DE SIÈCLE

Parlez moi d'un homme qui la connaît dans les coins et qui est tout à fait, mais tout à fait dans le mouvement fin de globe. C'est Barapoux, mon ami Barapoux lequel, bien décidé à se présenter devant le suffrage de ses concitoyens, leur a parlé en ces termes :

Mes chers amis, je suis, aujourd'hui, venu vous trouver pour vous demander vos votes, mais donnant, donnant, rien pour rien, et voilà mon programme, programme absolument nouveau. — Que vous promet mon concurrent Mouchabœuf ? Des titres, des emplois, des places, toute la rocambole ordinaire. Mais pour qui, je vous prie ? Pour quelques parents et amis, quelques privilégiés ! Quelle misère, mes chers amis !

Comptons donc un peu, hein ! Vous êtes 13,489 électeurs inscrits, n'est-ce pas ? Tous vous êtes également intelligents, nobles, bien dignes, tous, des distinctions que promet Mouchabœuf à quelques-uns seulement (oui, oui, bravo). Vous devez tous être égaux devant les faveurs comme devant la loi... (oui, oui). Voici, chers amis, ce que j'ai imaginé pour cela, espérant que vous serez satisfaits de ma proposition.

Chacun des bulletins de vote portera un numéro et chacun de vous conservera soigneusement le talon, de ce bulletin. Une fois élu, car je le serai sûrement, si vous le voulez bien, je cours chez les ministres et j'obtiens, comme l'ont obtenu tous mes collègues passés, comme l'obtiendront tous mes collègues futurs, des bureaux de tabac, des perceptions, des secours, des bourses de collège. Les Beaux-Arts me donneront quelques vieux tableaux ; Sèvres, des vases ; le garde-meuble, quelques fauteuils dorés ; l'Instruction publique, des Palmes académiques. Toutes les quinze je mets tout cela en loterie entre vous tous.

Le 14 juillet, on tirera le gros lot. Une croix de la Légion d'Honneur, qui, je n'en doute pas, ira au plus digne. (Bravo, bravo).

Mais ce n'est pas tout, messieurs, j'espère bien devenir ministre... et alors... alors... Ce ne sera plus une loterie tous les quinze jours, ce sera une tombola tous les soirs, que dis-je, tous les soirs ? Mais à chaque heure du jour, mes chers, chers amis... A ce moment Barapoux, interrompu par ses électeurs enthousiasmés, fut issu sur leurs épaules et promené autour de la salle au milieu d'un brouhaha épouvantable.

Il a été élu haut la main ; demain il sera ministre ; je vous dirai, une autre fois, si sa petite loterie des faveurs gouvernementales fonctionne bien.

KADIO.

La charité du pauvre est de ne pas haïr le riche. — A. DE TOQUEVILLE.

LES FRUITS EXPLOSIBLES

La nature, qui a les plus bizarres inventions, a ordonné à certains végétaux de produire des fruits explosibles et ce n'est pas sans cause, puisque c'est par cet éclatement que les graines sont répandues en tous sens.

L'arbre le plus connu en ce genre est le *Hura crepitans*, de la famille des Euphorbiacées.

Lorsque le fruit, — une sorte de noix, — est mûr, il éclate avec un grand bruit, et de chacun de ses compartiments, au nombre de 16, les graines sont projetées au loin. L'enveloppe de ces graines ressemble à de la soie. Si les noix sont cueillies avant leur maturité, il arrive parfois qu'elles éclatent seulement après plusieurs mois.

On cultive cet arbre comme ornement dans l'Amérique du Sud. Son écorce est tendre et renferme une substance laiteuse. Les branches sont épineuses et les feuilles ont souvent 20 centimètres de largeur.

N...

PLUS DE CIGARETTES

Le vieux monsieur. — Sais-tu, mon garçon, qu'est très laid de demander l'aumône à ton âge, surtout avec une cigarette à la bouche ? Fumer est une très mauvaise habitude ; cela t'empêchera de grandir d'abord. Veux-tu donc rester toujours petit ?

Le petit mendiant. — Oh, non, monsieur !

Le vieux monsieur. — Et bien, alors, il faut cesser de fumer des cigarettes. Je connais, moi, un petit garçon qui est mort à force d'avoir fumé des cigarettes et si tu allais aux États-Unis on te mettrait en prison pour cela. Allons, jette cette cigarette et je te donnerai cinq centimes.

Le petit mendiant ayant jeté la cigarette, le vieux monsieur lui remet cinq centimes.

— Et maintenant, mon ami, dis-moi ce que tu vas faire de cet argent. Tu ne fumera plus des cigarettes, n'est-ce pas ?

Le petit mendiant. — Non, monsieur, je vais m'acheter un cigare.

SON BAROMÈTRE

Monsieur. — Ah, oui... quo mon cor me fait donc mal.

Madame. — Tu es toujours comme cela, toi !

Monsieur. — Comment, toujours comme ça ? Qu'as-tu donc ce matin ?

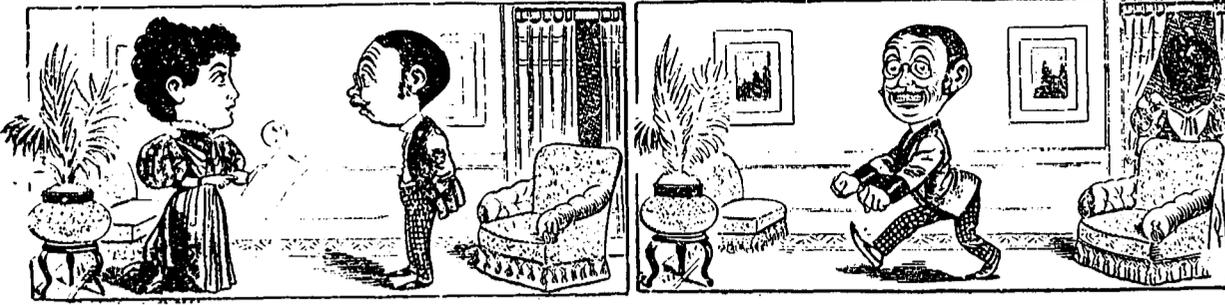
Madame. — Tu sais bien que nous sommes convenues, ma sœur et moi, d'aller magasiner aujourd'hui et qu'il plout chaque fois que ton cor te fait mal.

RIEN À SA PLACE



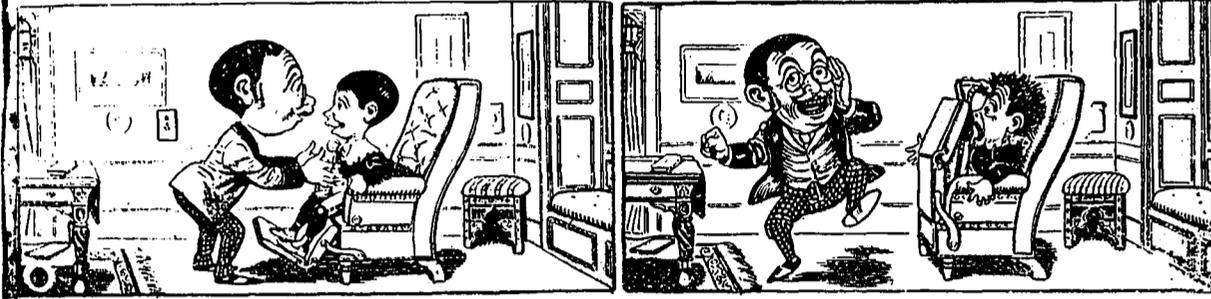
Le tramp Ladèche (philosophant) — Ah, comme rien n'est à sa place en ce monde ! Un homme de mon intelligence mis à faire peur aux corneilles, quand un morceau de bois est aussi bien vêtu.

DOUCE REVANCHE



Mme Jeunemarie. —Tiens, Georges, maman qui arrive cet après-midi avec mon petit frère Louis. Tu te rappelles bien Louis, n'est-ce pas ? Qui, avant que nous ne soyons mariés, te jouait tant de mauvais tours ! T'a-t-il fait assez enrager, ce pauvre Louis !

Mr Jeunemarie. —Ah, si je m'en rappelle ! ce petit monstre d'enfant qui ne savait qu'inventer pour me mettre en rage. Attends un peu et, si ta bronches, je t'aurai vite mis au pas. Peut-on envoyer les gens en leur amenant des enfants pareils !



III
—Ça, Louis, c'est une nouvelle chaise brevetée que j'ai achetée cet hiver ; on y est très bien et cela travaille à l'commandement : ainsi, tu veux avoir les pieds plus haut, crac...

IV
—Sapristi ! mon pauvre Louis, j'ai touché le mauvais ressort. Ça ne t'a pas fait mal, au moins ?

LES BAINS DE MER

TROUPES DE PASSAGE

Trente jours à l'avance, à grands renforts d'affiches,
De prospectus verts, rouges, bleus,
On les a présentés à la merci des riches,
Tous les artistes fabuleux !

“Jeunes premiers” de vieux théâtres de province,
Le dos voûté, les cheveux gris,
Heureux d'avoir, un soir, joué devant un prince !
Chanteurs “des concerts de Paris”,

“Premiers rôles”, sacrés de quelque Tour de Nesles
D'un ambigu d'occasion ;
Comtesses d'opérette, un peu trop solennelles,
Duchesses de trop d'onction !

“Napoléons” tombés au rôle humble de traitres ;
“Bayards” costumés en sergents ;
Des bas “peuple” appelés à commander en maîtres,
Et des serviteurs en régents !

Quelquefois une “étoile”, une actrice authentique,
Est annoncée, et c'est alors,
Dans le camp des bourgeois éblouis d'esthétique,
Le plus superbe des records !

On consulte, on parcourt en entier le programme !
On y trouve tout à son goût,

On rit même à l'annonce alléchante d'un drame
Ou l'on pleurera jusqu'au bout !

On s'en va retenir expressément sa place,
D'un air joyeux d'autorité,
Et l'on discute, au long, si l'on sera de face,
Ou si l'on sera de côté !

Mais, bah ! pourvu qu'on voie un peu !—L'on exupère :
“Pensez donc, un illustre nom !
—Si tu savais chéri ! — Si vous saviez, ma chère !
— Si tu pouvais savoir, mon bon !”

Le soir venu, c'est une ironique défaite.
“Eh bien, quoi ? ce n'est que cela !
“ Et moi qui la croyais brillante et si bien faite !
Si divine en son falbala !”

Et c'est ainsi qu'on voit des gens que trompe encore
L'or, et son culte trop vanté,
Que trouble un cliquant vil et hideux qu'on arbore,
Renier l'art et sa beauté,

Parce qu'ils auront fait — quittant le bruit sublime
De l'eau, toujours prête à gronder,
Cet hommage ignorant, banal, de l'anonyme,
A qui devrait bien le garder.

ABEL LETAÏLE.

façon trop brutale leur arrivée à l'escadron.

L'avenir répondit à ce brillant début. On le comprendra quand j'aurai dit qu'ils quittèrent le régiment sans avoir couché dans leur lit une seule fois.

Condamnés aux durs travaux par leur situation de prisonniers perpétuels, ils passaient leurs journées dans les cours du quartier, en pantalon de treillis et blouse, la toque d'écurie sur l'oreille, poussant éternellement devant eux une brouette qu'ils avaient soin de laisser éternellement vide, s'arrêtant tous les trois pas pour contempler, de leur air calme de rentiers, les camarades qui membraient, et comme ça jusqu'au moment où l'adjudant Flick leur tombait sur le poil, rouge de rage, les poings serrés, hurlant : “Qu'est-ce que vous faites là à bailler comme de grosses huitres ? Voilà huit jours que je vous dis d'aller enlever ce tas de cailloux qui est devant la salle du rapport ! Vous ne voulez pas en fiche un coup, espèce de rosses ! Vous vous prenez pour des artistes. Allons, en route, et plus vite que ça ! Ils repar-

taient alors tranquillement, sans se presser, en sifflant un petit air, toujours précédés de leur brouette et suivi de l'adjudant Flick, qu'on entendait, d'un bout à l'autre des baraquements, crier jusqu'à s'égosiller :

—Vous avez beau être de la classe, allez ; vous n'y coupez pas de cinq ans de biribi.

Et de fait, il eût bien donné la moitié de son traitement pour les prendre en flagrant délit d'outrages à un supérieur ou de refus d'obéissance devant témoins, ce qui lui eût procuré la douce joie de les voir partir côte à côte aux compagnies de discipline. Malheureusement, ce n'était pas chose facile, avec ces drôles roués comme des potences, et que, d'ailleurs, les officiers protégeaient sourdement, amnésés de cette comédie.

De temps en temps, l'adjudant Flick, en cherchant ses deux “pierrots”, constatait leur disparition. Les deux “pierrots”, las de pousser des brouettes vides, avaient purement et simplement fourré leurs toques dans leurs poches, rabattu sur leurs bottes le bas de leur pantalon et s'étaient donné un peu d'air. Ces bordées duraient six journées, au bout desquelles ils revenaient, fiers comme des paons, frisant la désertion de cinq minutes. On leur flanquait quinze nouveaux jours de prison qui venaient s'ajouter aux autres.

Mais ce qui jetait l'adjudant Flick au comble de l'exaspération, c'était la scène du tabac, du tabac que les deux soldats, en dépit de toutes les mesures, trouvaient moyen d'entrer dans leur cachot, par quel prodige, on n'en sait rien. Invariablement, chaque soir, un instant avant le bouclage, Flick les faisait entrer au poste, les faisait se déshabiller et se mettre nu

ROSSARDS

Ils s'appelaient Fricot et Laplote.

C'étaient deux grands diables de Bellevillois, tous deux longs, minces, dégingandés, sales comme des peignes et voyous jusqu'à l'âme. Soldats de la même fournée, ils s'étaient flairés tout de suite, et, dans la poignée de mains qu'ils avaient échangée sans même se connaître, sur le simple aperçu de leurs physionomies, ils avaient conclu le pacte d'une éternelle amitié et d'une confiance illimitée en leur mutuelle crapulerie.

La première preuve qu'ils s'en donnèrent fut de tomber tous les deux à la fois sur un copain qui les avait traités de “bleus”, et de lui administrer une commode racle qui le fit entrer d'emblée à l'infirmerie régimentaire, tandis qu'eux-mêmes entraient à la salle de police comme ayant célébré de

DOUCE REVANCHE. — (Suite)



V
—Mais, sérieusement, est-ce que cela t'a fait mal ? Allons, ne pleure plus et viens à l'écurie, tu monteras sur Coco, le brave Coco, un petit cheval qui est doux comme un mouton. Allons donc !

VI
—Tu le trouve maigre ? C'est un ancien cheval des chars urbains, mais il va engraisser ici et est si gentil. Allons, va te promener sur la route, il n'y a pas de danger du tout.

DOUCE REVANCHE — (Suite)



VII

—Tu veux l'arrêter déjà, Louis? Attends un peu que j'aille à la maison chercher une cloche; il ne s'arrête pas sans cela. N'aie pas peur, va.



VIII

Louis — Ah, la vieille canaille de cheval que monsieur Georges m'a donné là. Il m'a à moitié esquiné. Si je puis trouver une brique dans la cour, je vais l'assommer. Allons, descendons...



IX

...Ah!!!...
Mr Jeunemarié. — Ah! ah! ah! ah!... barbotte, mon ami, barbotte à ton aise.



X

Mr Jeunemarié — Mais qu'allais-tu doré faire par là? Et t'amuser à barbotter dans de l'eau sale! Voulais-tu apprendre à nager? Heureusement que je suis passé là et ai pu te sauver la vie. Allons, méchant garçon, viens tranquiliser ta mère qui doit se désoler.

comme des vers, fouillait leurs poches, leurs souliers, leurs doublures, et ne les mettait enfin sous clé qu'après avoir soigneusement inspectés les coins et recoins de leur prison, où, non moins invariablement, il les retrouvait cinq minutes après, fumant chacun leur cigarette. Alors, il devenait comme fou, et, piétinant, l'écume aux lèvres :

— Nom de nom, de nom de nom, beuglait-il, voilà encore que vous fumez!

Mais eux sans se troubler le moins du monde et sans même se donner la peine de cracher leur bouts de cigarettes :

— Nous ne fumons pas, mon lieutenant.

— Comment, tas de rosses, vous ne fumez pas! Vous osez soutenir que vous ne fumez pas quand vous me lancez toute votre fumée en plein nez. Donnez moi votre tabac tout de suite où je vous fais passer au conseil.

Très tranquilles, Laplote et Fricot se regardaient :

— T'as du tabac, toi?

— Pas du tout.

Et en chœur :

— Nous n'avons pas de tabac, mon lieutenant.

Ils ne sortirent jamais de là, même le jour où le malheureux Flick, définitivement anéanti et renonçant à prolonger la lutte, leur proposa de lui dévoiler leur cachette contre la levée des innombrables années de prison qui leur restait sur la planche.

* * *

L'adjudant Flick s'était juré de les faire crever à la peine, et, en réalité, il n'épargnait rien pour arriver à ce dénouement.

Une nuit — ceci se passait dans une ville de l'Est, pendant le terrible hiver de 1879 — il se leva à trois heures du matin, alla prendre les clés de la boîte au corps de garde, entra, le falot à la main, dans la prison où les deux pauvres diables ronflaient, collés l'un contre l'autre pour donner moins de prise au froid, et brutalement :

— Allons, les deux rosses, debout!

Laplote et Fricot ouvrirent chacun un œil, puis, sans se déranger :

— Qu'est-ce qu'y dit celui-là?

— Je vous dit de vous lever, et plus vite que ça!

— Pourquoi donc faire faut-y qu'on se lève?

— Pour aller, reprit l'adjudant, casser la glace des abreuvoirs! Là-dessus, assez causé : debout!

Les prisonniers se mirent à rire :

— Debout à trois heures du matin? Ah! macache.

— Vous ne voulez pas vous lever? fit le sous-officier que la rage commençait à prendre.



XI

La maman. — Ah, vilain petit monstre! c'est comme ça que tu te conduis en visite! Attends un peu, je vais t'ap-prendre à vivre, moi...

XII

Mme Jeunemarié. — Le docteur a dit à maman que ce vilain petit Louis a dû souffrir d'un choc nerveux et qu'il va avoir une fluxion de poitrine par suite de sa baignade. Quel méchant enfant! Voilà que maman est forcée de rester ici jusqu'à ce qu'il soit guéri, et le docteur dit qu'il en a peut-être pour deux mois.

Fricot leva dédaigneusement les épaules :

— Faut que le donc à la porte, Laplote, il nous embête celui-là!

Flick, aveuglé par la colère, allait tomber dessus à coup de poings, quand brusquement il se calma. Le cas de conseil, ce révo de ses nuits et de ses jours, venait de se produire tout à coup sous la forme d'un refus formel d'obéissance; et, plus doucement, scandant ses mots :

— Laplote, Fricot, dit-il, faites bien attention : vous refusez formellement de vous lever?

— Absolument, répondirent les deux hommes.

— Vous refusez formellement, c'est bien entendu?

— Formellement! Fichez-vous la paix.

Flick comprima les battements de son cœur; les deux "pierrots" étaient pincés, et il ne restait qu'à faire constater le refus par témoin.

— Brigadier de garde! cria-t-il.

Le brigadier accourt, et, en sa présence :

— Pour la dernière fois, reprit Flick, Laplote et Fricot, vous refusez de vous lever?

Alors Fricot et Laplote se dressèrent, et avec une grande douceur, tandis qu'un étonnement profond se peignait sur leurs visages :

— Nous, mon lieutenant? Mais pas du tout, nous nous levons avec empressement, au contraire; le brigadier peut le constater. Cristi, il n'a pas l'air de faire chaud ce matin.

Six mois après, ayant achevé leur congé, ils quittaient le quartier, et pour tout de bon cette fois, poursuivis jusque dans la rue des "Tas de rosses" de l'adjudant.

Je ne les ai jamais revus.

Ce dont je me flatte, d'ailleurs.

GEORGES COURTELINE.

DURE NÉCESSITÉ

L'avocat. — Oui, madame, il faut absolument que je mette votre âge exact, très exact, dans ce contrat, sous peine de nullité.

La cliente. — Mettez quarante-cinq ans alors; mais, pour l'amour du ciel, ayez soin de l'écrire aussi illisiblement que possible.

PAR CONSIDÉRATION

Monsieur S'encroit. — Je voudrais, Mr le notaire, faire à ma femme, par testament, une donation libérale. Si elle se marie après mon décès, que la donation soit doublée.

Le notaire (ahuri). — Quelle singulière idée!

Monsieur S'encroit. — C'est afin d'adoucir ses regrets quand elle comparera son second mari avec moi.

La meilleure préparation pour faire disparaître les pellicules, guérir et stimuler le cuir chevelu, de manière à ce que les pellicules ne reviennent pas, c'est le Rénovateur des Cheveux, de Hall.

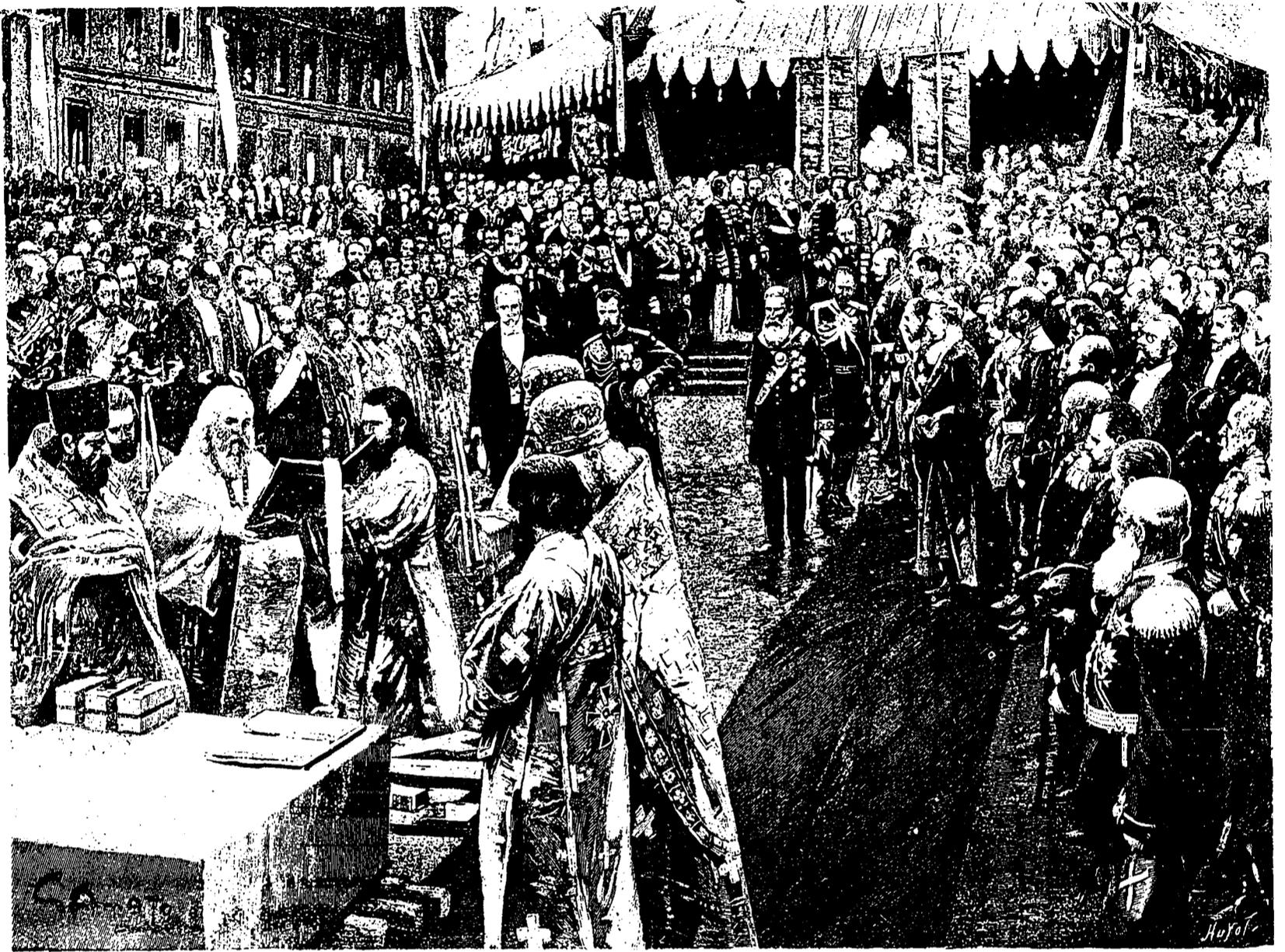
DOUCE REVANCHE — (Fin)

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU PONT TROITZKY.



Le voyage du Président de la République Française à Saint-Petersbourg continue à défrayer les conservations, sur tous les points du globe.

Les conséquences, vraiment incalculables, de l'entrevue des deux chefs d'états, ne sont plus à contester et elles intéressent non seulement la France et la Russie, mais encore toutes les puissances du globe car, en ce temps de chemins de fer et de paquebots rapides, une commotion quelconque, ressentie sur un point quelconque affecte le monde entier et l'affirmation du traité intervenu entre les deux puissantes nations est différemment, mais universellement commenté par tous.

Parmi les cérémonies qui ont marqué le séjour du Président Faure en Russie, une des plus remarquables a été celle de la pose de la première pierre du pont Troitzky, accomplie en grande pompe, au milieu d'un concours extraordinaire de personnages appartenant à toutes les branches de l'administration, de la marine, de l'armée, du clergé national.

Mgr Palladius, métropolitain de Saint-Petersbourg et de Ladoga, a célébré, sur l'emplacement du futur pont, un service d'actions de grâces et l'Empereur Nicolas II, le Président Faure et les grands ducs, ont scellé les premières pierres, après avoir déposé, dans une cavité réservée, des monnaies et des tablettes de marbre portant les noms des principaux personnages assistant à la cérémonie.

C'était ce jour-là, "la journée de Saint-Petersbourg", journée bien remplie et presque exclusivement consacrée à la population pétersbourgeoise et à la colonie française. Promenade dans la ville; déjeuner à bord du yacht impérial "Alexandria"; présentation de fleurs; revue de la garde d'honneur; visites à la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul où, sur le tombeau d'Alexandre III, le Président de la République Française dépose un rameau d'olivier en or massif; à l'Asile de l'Association française de bienfaisance où il est reçu par la comtesse de Montebello, femme de l'ambassadeur de France et où il pose la première pierre du bâtiment d'hospitalisation, tout cela se succède, sans interruption. Et le pèlerinage à la maisonnette de Pierre le Grand; la pose de la première pierre du pont Troitzky; la visite à l'Union de la Société Franco-Russe de constructions maritimes; à la fabrique des papiers d'Etat; aux ambassades étrangères! etc., etc.

À 5 heures, le Président s'arrêtait, non pour se reposer, mon Dieu, mais au Palais d'Ivry où la réception des ambassadeurs, ministres plénipotentiaires et consuls, s'est prolongée jusqu'à 6 heures. Ensuite c'est le maire de Saint-Petersbourg présentant au premier magistrat de la République Française, sur un plat d'or ciselé et émaillé, le pain et le sel, suivant une touchante coutume du pays. Ensuite des présents et des adresses sont offerts à Mr Faure par la noblesse de Saint-Petersbourg, les municipalités de Moscou, Losega, Novgorod, Cronstadt, etc.; par le corps des marchands, les corporations d'artisans, les députations de paysans venues de tous les points de l'immense Empire Russe.

Et, pendant que le Président dînait à l'ambassade de France, puis y recevait la colonie française pour regagner enfin la gare Baltique à la lueur des illuminations électriques, terminant cette journée si bien remplie, les officiers de l'escadre française, invités par la municipalité pétersbourgeoise à un magnifique banquet, fêtaient l'alliance, en même temps que les sous-officiers et les matelots, acclamés dans les jardins-concerts pavés exceptionnellement en leur honneur.

Et dire qu'il y a eu quatre journées comme celle là!

Péterhof, Saint-Petersbourg, Krasnoï-Sélo, Cronstadt! Quatre glorieuses étapes à jamais mémorables dans l'histoire de la France et dans celle de la Russie.

Du 5 au 11 août, avait lieu, à Paris, le concours d'automobiles de poids lourd, destinées aux transports industriels et aux services publics, la vitesse n'entrant plus ici que pour un petit coefficient dans le résultat final.

Ce qu'on désirait surtout, en instituant ce concours, c'était de connaître et apprécier la marche régulière, exempte de surprise, d'accidents, d'arrêts; la résistance des organes et leur puissance, enfin, la dépense kilométrique de la force motrice employée.

Mesieurs de Dion et Bouton, les si habiles constructeurs de tant de milliers d'automobiles et moto-cycles ont, de l'avis de tous les experts, rempli toutes les conditions du programme imposé, à la plus complète satisfaction des organisateurs et des juges.

L'omnibus qu'ils présentaient et dont nous donnons la photographie ci-contre n'a eu ni arrêt, ni à-coup, ni accroc et, seul de tous les concurren-

rents, a pu monter les côtes sans ralentissement de vitesse, réalisant, en outre, 50 % d'économie sur les plus économiques systèmes.

Cet omnibus est du type général des voitures de la Compagnie Générale de Paris, divisé en intérieur et plateforme pour les voyageurs, avec impériale réservée aux bagages. Sur la plateforme avant se trouvent le siège des deux conducteurs et le générateur avec la provision de combustible.

L'intérieur reçoit douze voyageurs, la plateforme arrière quatre et chaque voyageur peut emporter 30 kilogrammes de bagages.

Le poids total du véhicule est le même que celui des voitures à trois chevaux de la Compagnie générale (4,000 kilo.). Le moteur est une machine compound horizontale, développant 30 chevaux, avec générateur de Dion Bouton, du plus petit modèle connu, eu égard à sa force.

Mais la nouveauté de ce moteur, l'immense progrès accompli par lui, c'est son fonctionnement sans chaîne, l'effort étant communiqué aux roues par un mouvement à la Cardan.

Le chauffage, effectué au coke, n'exige une dépense que de 6 centimes par kilomètre et les soutes contiennent du combustible pour 100 kilomètres, tandis qu'une provision d'eau de 500 litres assure la marche de la voiture pendant 40 kilomètres sans ravitaillement.

Le véhicule évolue dans l'espace le plus restreint, tourne dans les courbes les plus mauvaises, part, recule sous le moindre à coup.

Pas de poussière pour les voyageurs, plus de ces trépidations pénibles reprochées à la plupart des automobiles.

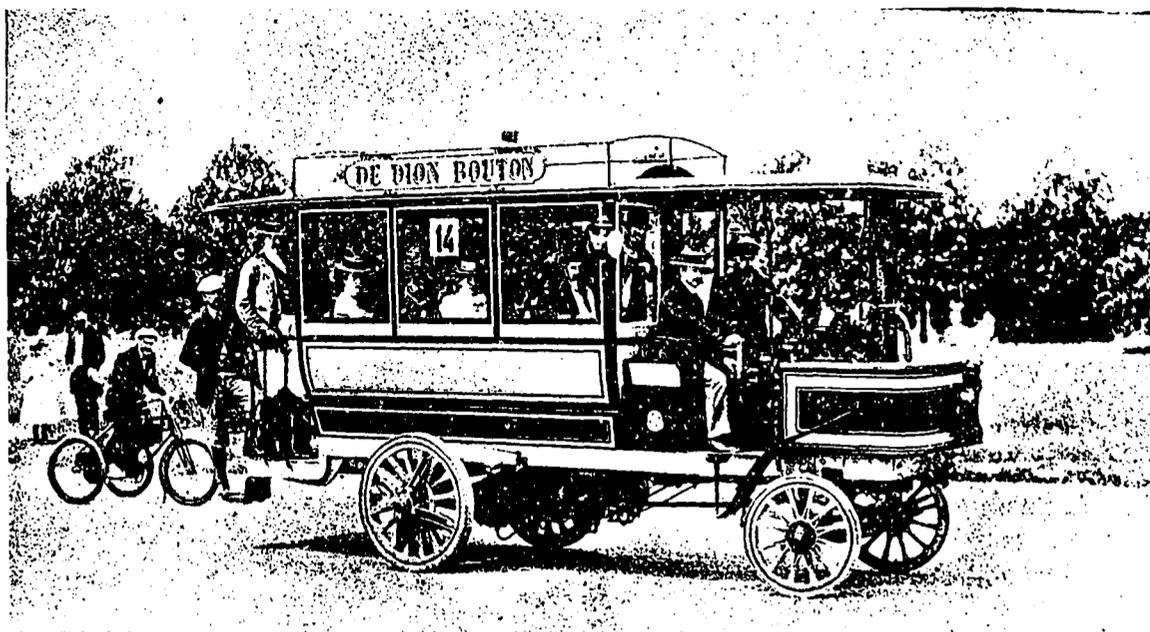
On peut dire que le problème des transports économiques, sur route et sans rails, est absolument résolu, et que le chemin de fer rapide, confortable, avec une économie de quatre-vingt pour cent sur ceux à rails, est désormais trouvé.

Il est certain, également, que la haute société ainsi que le monde des villégiatures et du tourisme n'hésiteront pas à se procurer de grandes et luxueuses voitures de ce modèle pour les longs voyages sur route, les excursions à la campagne et aux villes d'eau.

C'est une véritable révolution dans le mode, jusqu'ici usité, des transports sur route.

**

Que sortira-t-il de la révolte des Indes Anglaises? C'est la question qu'il faut se poser devant les dépêches contradictoires ou manifestement entachées de partialité par lesquelles le monde civilisé est tenu au courant



AUTOMOBILE DE DION-BOUTON.

des événements de guerre qui ont pour théâtre la frontière Afghanne.

Que sortira-t-il du conseil que tiennent en ce moment même les chefs Indous dont notre gravure représente la pittoresque silhouette, alors que, rassemblés devant la tente du plus éminent d'entr'eux, ils agitent cette grave question : "paix ou guerre", en pesant chacun des faces, chacun des avantages?

Assistons-nous, comme le disent quelques pessimistes, à l'éclosion des prodromes d'une levée générale de boucliers telle que celle, à jamais mémorable dans l'histoire de l'Inde, provoquée par Nana-Sahib, ou faut-il croire les dépêches optimistes des fonctionnaires anglais, limitant la révolte à une seule des nombreuses et turbulentes tribus garnissant la frontière?

Il est certain que la famine qui règne encore sur une grande partie du territoire indou, les répressions terribles qui ont marqué les émeutes partielles suscitées par la faim, la dureté voulue des dominateurs, le veto absolu qu'ils opposent à toutes demandes, aussi justes qu'elles puissent être, émanant de leurs "loyaux sujets indous", tout cela n'est pas pour améliorer la situation qui, toujours médiocre, est devenue siugulièrement mauvaise en l'an de grâce 1897.

Quel terrible revers à la médaille jubilaire! Quel rapide et sinistre écho à l'hymne de gloire et de prospérité entonné par les thuriféraires de la prospérité anglaise dans cette dernière moitié de siècle!

LOUIS PERRON.

TROP POUR LUI

Monsieur. — Ce pauvre petit Duroseau vient de prendre une bien grosse responsabilité pour lui.

Madame. — Vraiment! Et de quelle nature, mon chéri?

Monsieur. — Une grosse, énorme femme.

PRODUIT NATUREL

Le professeur. — Qu'est ce qui se produit le plus souvent, dans les climats humides?

L'élève. — Les parapluies, monsieur.

PEUT ÊTRE

Boireau. — Il est mort d'une étrange complication de maladies.

Muzodor. — Peut être bien est ce d'une complication de médecins.

CE QU'IL A PU FAIRE

Madame. — Es-tu bien certain d'être venu droit à la maison en quittant ton bureau?

Monsieur (un peu éméché). — Le plus... droit... que j'ai... pu... ma chè...re.



CONSEIL D'INSURGÉS INDOUS.

IL L'AVAIT DIT



I
Le révérent. — Tu ne sais donc pas, malheureux enfant, que celui qui pêche le dimanche est renié par le Seigneur ! toute sa vie il n'aura...



II
... pas d'chan. e !

CONTES A MA PETITE FILLE

LE PARAPLUIE

Trois petites sœurs s'en allaient à l'école, Marie, Marion et Mariette.

C'était le matin : il y avait de gros nuages au ciel et leur maman, pour les empêcher de se mouiller, leur avait donné un beau parapluie de soie noire.

Marie, Marion et Mariette, laquelle de vous trois portera le beau parapluie ?

D'abord il ne plut pas, et le beau parapluie resta fermé. Marie tenait la tête, Mariette l'autre bout, et Marion le serrait par le milieu. Il n'y avait pas de danger qu'il tombât.

Elles étaient encore à moitié chemin, qu'il plut des gouttes, d'abord toutes petites, comme des pièces de cinquante centimes. Mais elles se changèrent presque tout de suite en larges pièces de cent sous qui s'écrasaient en faisant *flac* sur les joues fraîches des petites filles.

Laquelle de vous trois, Mariette, Marie et Marion, ouvrira le beau parapluie ?

— C'est moi, dit Marie, parce que je suis la plus âgée.

— C'est moi, dit Marion, parce que je suis la plus sage. J'ai eu la croix d'honneur la semaine dernière. Montrez votre croix d'honneur, vous ?

Mariette ne dit rien parce qu'elle était la plus petite et qu'elle n'avait pas de bonne raison à donner, mais elle tira brusquement le parapluie à elle.

— Oh ! la vilaine ! dit Marion.

— Rendez-moi ce parapluie sur le champ, mademoiselle, dit Marie d'un ton d'autorité et en imitant sa maman quand elle n'était pas contente.

Mariette, au lieu de répondre, se mit à courir en essayant d'ouvrir le parapluie. Les autres la rattrapèrent. Il commençait à pleuvoir beaucoup : toutes les trois avaient les cheveux mouillés, mais elles n'avaient pas le temps d'y faire attention.

— Laissez-moi, mesdemoiselles, laissez-moi ! criait Mariette en se débattant.

— Alors lâche le parapluie.

— Non, non, non ! trépigait Mariette qui avait envie de pleurer.

— La méchante ! elle m'a égratignée, dit Marion.

— Marion, aide-moi donc, disait Marie en essayant de détacher du manche les mains de sa sœur.

— Tiens ! pour que tu l'aies à toi toute seule ! Ma foi non, dit Marion.

Il pleuvait de plus en plus. L'eau leur dégoulinait dans le dos, et leurs petites robes légères avaient l'air de sortir du baquet du blanchisseur.

A la fin Mariette lâcha prise. Marie triomphante saisit le parapluie : au moment où elle l'ouvrait tout grand, un coup de vent s'y engouffra et le retourna sans dessous dessous. Oh ! quel malheur, mesdemoiselles ! Les baleines étaient arrachées et l'étoffe pendaient autour du manche comme un vieux drapeau en guenilles.

La pluie avait redoublé : c'était maintenant de l'orage. Le déluge recommença : dépêchez-vous de courir jusqu'à l'école, Marie, Mariette et Marion.

Elles couraient, elles couraient, si bien qu'elles avaient trop chaud après avoir eu trop froid : la maîtresse, qui les avaient vues du pas de la porte, les attendait en levant les bras au ciel.

Elle voulait les gronder, mais elle n'en eut pas la force. Les malheureuses étaient trempées comme un caniche qu'on a lavé à la rivière, et leurs beaux cheveux frisés, tout ruisselants d'eau, étaient aplatis jusque sur leurs yeux.

On les déshabilla bien vite, on les mit toutes les trois dans le grand lit de la maîtresse où elles se serrèrent l'une contre l'autre en grelottant, et on leur fit boire une infusion bien chaude de bourrache.

C'est très bon la bourrache, dans ce cas-là.

Elles eurent tout de même un gros rhume, et quand leur maman, qui avait été prévenue, arriva pour les emmener, aucune des trois n'était bien fière.

Elles toussaient en faisant heu ! heu ! comme les grandes personnes : elles avaient mal à la poitrine et on leur défendait de manger. Allez, mesdemoiselles, c'était bien dur !

Mais il y eut quelque chose de bien plus dur encore ; quand elles retournèrent à l'école, comme le temps était toujours mauvais, leur maman leur donna un vilain parapluie de coton rouge — un parapluie de pauvres — comme en ont les femmes qui vendent des œufs et du fromage au marché !

Laquelle de vous trois portera le vilain parapluie, Marion, Marie et Mariette ?

— Je sais bien quelqu'un qui ne le portera pas, dit Marie.

— Ce ne sera pas moi non plus, dit Marion.

— Alors, pleurnicha Mariette, parce

que je suis la plus petite c'est toujours moi qui porte tout !

La dispute allait recommencer quand elles entendirent derrière elles la grosse voix du papa qui disait : " Celle qui ne voudra pas le porter, je la remets au lit et elle ne mangera pas de la journée."

Alors elles ne dirent plus rien et s'en allèrent à l'école en soupirant. Les autres petites filles se moquèrent de leur parapluie rouge — c'est le parapluie de leur cuisinière — criaient-elles, — et la maîtresse elle-même ne put pas s'empêcher de rire.

Le lendemain, il fit du soleil, puis encore l'autre lendemain, et on n'y pensa plus. Mais c'est égal, si les petites filles ne sont pas toujours sages, il y a des moments où les papas sont bien méchants.

CH. N.

EFFRAYANT CALCUL

La dame charitable. — Mon brave homme, vous me demandez la charité et je vais vous la faire pour l'amour du bon Dieu, mais ne vous êtes vous jamais demandé combien d'argent est perdu rien que pour le whisky et le tabac que vous consommez ?

Le brave homme. — Non, madame, je n'ai pas encore pu me livrer à ce calcul, mais je le ferai aussitôt que j'aurai terminé celui que j'accomplis en ce moment. Savoir tout l'argent qui a passé dans l'année avec les grosses manches et les fanfreluches des chapeaux de dames.

ELLE Y PENSAIT AUSSI

Lui. — Oh, Louise, comme je vous aime. Je ne pense à rien au monde qu'à vous. Et vous, pensez-vous quelquefois à moi ?

Elle (tendrement). — Si j'y pense, Georges, je suis depuis huit jours à confectionner mon trousseau.

CASUISTIQUE



Le pasteur. — Tu es une charmante fille de m'avoir apporté ces fraises, mais j'espère bien que ce n'est pas hier, dimanche, que tu les as cueillies ?

La petite. — Oh ! non, monsieur, je les ai ramassées ce matin. Mais elles avaient poussé, hier, toute la journée.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

II

(Suite)

—Vous ne me pardonnez pas ?
 —Est-ce que vous y tenez beaucoup ?
 —Mon Dieu ! ce sera comme vous voudrez, Juliette...
 C'était un étrange entretien que celui-là, entre ces deux êtres qui jadis s'étaient bien aimés cependant et pour lesquels la vie avait paru s'ouvrir heureuse.
 Ils se parlaient presque comme deux étrangers.
 Elle, tout occupée de sa fille, ne pensant qu'à sa fille, n'ayant qu'un but à sa vie, une ambition, un bonheur possible : sa fille bien-aimée qui allait lui être rendue !
 L'autre, ennuyé au fond de cette rencontre et essayant, avec quelques centaines de mille francs, de se débarrasser de ce remords vivant, de ce mauvais souvenir de sa vie qui le gênait...
 —Cependant, Juliette, j'ai le droit d'assurer l'avenir de ma fille... Ce droit, vous ne pouvez le méconnaître...
 —Oh ! vous allez l'invoquer, peut-être ! dit-elle avec douceur.
 Elle le regardait de ses yeux fiers, mais toujours sans provocation comme sans reproche.
 Il baissa la tête.
 —Vous savez, dit-il tout à coup, délibérément, que nous ne sommes plus mari et femme...
 Elle se leva, saisie, bouleversée.
 —Ah ! dit-elle.
 —Oui, nous sommes divorcés... Je ne suis pas resté longtemps à New-York. J'y fis quelques économies pourtant, puis j'eus la chance de trouver un commanditaire... Je revins à Paris... J'y fis rapidement une très grosse fortune... A Paris je courus à notre ancien appartement de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. On ne vous y avait pas revue depuis votre départ. Je m'informai. Toutes mes recherches furent inutiles. Peut-être que si je vous avais retrouvée alors...
 Il n'acheva pas sa pensée.
 —Divorcés ! dit-elle... ne voulant pas y croire.
 —Oui... j'attendis des années... Enfin, il y a quatre ans, je fis constater votre disparition et prononcer le divorce...
 Elle pleurait silencieusement.
 Cela lui semblait une honte, un déshonneur pour elle.
 —Et vous êtes remarié, sans doute ?
 —Non, non, dit-il avec une étrange vivacité...
 Elle se leva. Elle souffrait.
 —Monsieur, dit-elle, plus-tôt je verrai ma fille et plus tôt je serai heureuse... et puisque vous consentez à me donner...
 —Oui, tout de suite...
 Et, la regardant avec une sorte de crainte respectueuse :
 —Ainsi, rien de plus.
 —Rien, rien.
 —Venez donc...
 Il tira d'un tiroir deux billets de mille francs et un billet de cinq cents francs...
 Il les lui tendit silencieusement.
 Elle les prit, les plia, les passa dans un de ses gants.
 —Merci, monsieur...
 Et s'asseyant devant le bureau :
 —Je vais vous signer une reconnaissance de pareille somme...
 —Vous êtes folle !
 —Je le veux ! dit-elle avec la même douceur, la même simplicité. C'est une avance que je vous demande, et non, une aumône. Dans quelques années, quand je le pourrai, je vous la rembourserai.
 Elle prit une feuille de papier, écrivit et signa.
 Elle laissa la feuille sur le bureau.
 Il la saisit avec une sorte d'impatience, la déchira et la jeta au panier.
 Elle ne le regardait pas.
 Si elle l'avait regardé, à ce moment-là, elle eût surpris dans son regard une sorte de colère mêlée à l'attendrissement.
 Ses yeux étaient un peu mouillés.
 —Merci, dit-elle, et adieu, monsieur.

—Un mot, pourtant, encore un mot.

—Dites.

—Vous ne me ferez pas connaître ma fille ?

—A quoi bon ?

—Vous ne me l'amènerez jamais ?

—Jamais !

—Vous êtes cruelle !

—J'ai trop souffert. Je ne suis que juste.

Il retomba dans son fauteuil, comme fatigué, les coudes sur le bureau, la tête dans les mains.

—Adieu, monsieur, fit-elle encore.

—Adieu, Liette.

Et il ne la conduisit pas.

III

C'était peu de temps après sa sortie de l'asile de Vaucluse, et avant d'avoir retrouvé son mari, que Liette avait fait, au bureau des nouvelles, avenue Victoria, connaissance de cette femme à figure mélancolique, Marie-Thérèse, qu'elle ramena chez elle, ainsi que nous l'avons raconté.

Rue Saint-Séverin, cette pauvre femme se mit à pleurer.

—Je vous demande pardon, madame, dit-elle à Liette, vous ne me connaissez pas et je m'abandonne ainsi devant vous à tout mon chagrin...

Liette aussi pleurait, disant :

—N'avons-nous pas la même peine ?

—Non ! Heureusement pour vous.

—Comment cela ?

—J'ai cru comprendre que si vous aviez été jadis obligée d'abandonner votre fille, vous espérez du moins qu'elle vous sera bientôt rendue...

—C'est vrai... Pardon, madame.

—Votre fille, l'Assistance la surveille toujours... Tandis que mon fils, lui, a disparu depuis longtemps. Il vagabonde par les chemins, sans défense contre toutes les tentations. Qu'est-il devenu ? Je lis toutes les affaires judiciaires qui se passent en France, tous les récits des crimes qui s'y commettent. Je crains toujours de voir son nom mêlé à quelque terrible tragédie...

—Son nom ? interrogea Liette.

—Celui sous lequel il a été abandonné. Mon fils s'appelle Borouille...

Elle s'essuya les yeux, puis, prise d'un besoin de confidences que comprendront tous ceux qui ont éprouvé de grandes tristesses, elle conta à Liette sa navrante histoire.

La voici, telle qu'elle apparut dans cette confidence.

Marie-Thérèse avait perdu encore en bas âge son père et sa mère.

Une voisine l'avait portée au tour, certaine nuit, et la charité administrative avait pris soin d'elle.

Elle avait été envoyée dans une ferme des Ardennes.

Mais, plus heureuse que Charlot et que Bertino, elle avait grandi là, sans avoir à changer de nourricier, sans passer d'une main à une autre main, considérée à peu près comme la fille de la maison.

Elle avait quinze ans déjà lorsque son sort se modifia. La mort du fermier et de la fermière, la vente de la ferme, le morcellement de la propriété, les bâtiments convertis en usine, agrandis, méconnaissables, tout cela força Marie-Thérèse à chercher autre part à gagner sa vie.

Elle fut placée en apprentissage dans un groupe industriel composée d'une quinzaine d'enfants ayant à peu près son âge et dépendant d'une grosse filature de Donchery.

Le travail y était bien distribué. La nourriture suffisante, la discipline rigoureuse, mais sans cruauté ni injustice.

Deux années se passèrent ainsi.

Marie-Thérèse était devenue grande et elle était maintenant très belle. Bien qu'elle eût dix-sept ans à peine, on lui eût donné vingt ans. Élégante et belle, elle devait bien vite attirer les regards, et personne ne la défendrait contre les promesses trompeuses, contre les douces paroles qui endorment, contre la séduction qui aveugle. Ces enfants sont livrées à elles-mêmes et leur existence est si vide de bonheur qu'elles acceptent tout de suite l'affection qui leur est offerte, quand celui qui l'offre a le regard bien tendre, la parole flatteuse, quand il ne craint pas de mentir et qu'il est plein d'ardeur.

A la filature, Marie-Thérèse s'aperçut bien vite qu'un jeune homme s'occupait d'elle.

Il recherchait sa présence.

Il savait dans quel atelier elle travaillait, quelles étaient ses heures de sortie, où elle se rendait de préférence, sa journée de travail terminée.

Les dimanches, lorsqu'elle se promenait avec d'autres fillettes, sous la conduite d'une ouvrière de la filature, elle était également sûre de le rencontrer sur son chemin.

Il la contemplait. C'était à elle seulement qu'il souriait ; c'était elle seule qu'il voyait. Il ne s'occupait pas des autres.

Tout d'abord, elle ne voulut pas le croire.

Elle en était confuse et un peu effrayée.

C'est que ce jeune homme était riche.

C'était le fils unique du propriétaire de la filature Henri de Milberg.

Il venait de terminer ses études au collège de Charleville, et se préparait à aller à Paris, au mois d'octobre suivant, pour y commencer ses études de droit. Il se destinait à la magistrature.

Il était joli garçon, sa figure presque féminine avait une séduction singulière. Ses yeux bleus regardaient avec des caresses. Et comme il était encore timide, ils se mouillaient parfois lorsqu'ils rencontraient les yeux de Marie-Thérèse.

Quand la jeune fille y pensait, y rêvait la nuit, elle se disait :

— Non, non, je me trompe, ce n'est pas possible...

C'était la raison qui, en elle, parlait ainsi.

Mais à côté de la raison, il y avait, pour la combattre, les premières ivresses, le premier besoin d'aimer, le premier orgueil de la coquetterie, la fierté d'avoir été remarquée... et par Henri !

Et tout cela répondait à la raison un seul mot :

— Pourtant !

Cela voulait dire : Pourtant si cela était vrai ! si Henri m'aimait !... Je suis belle... très belle... Est-ce ma faute si je ne suis qu'une pauvre fille ?... Pourquoi ne m'aimerait-on pas ? Et pourquoi ne serait-ce pas Henri ? Et il semble si doux qu'il ne voudrait pas me tromper...

Bientôt, Henri ne se contentait plus de la rencontrer en compagnie. Il allait vers elle quand il la voyait seule, il s'approchait, lui souriait, lui disait :

— Bonjour, Marie-Thérèse...

Et elle répondait, très rouge, en baissant les yeux :

— Bonjour, monsieur Henri.

Un jour, il lui prit la main. Et il la caressait, d'une étreinte longue et molle.

— Comme vous êtes belle, Marie-Thérèse...

Elle eut un regard interrogateur.

— Bien vrai ? demanda-t-elle.

— Ne vous l'a-t-on jamais dit ?

— Non.

— Jamais ? insista-t-il.

— Jamais.

Il lui avait passé un bras autour de la taille. Mais comme il entendit du bruit, craignant d'être surpris, il la lâcha.

Ils restèrent confus l'un devant l'autre.

Puis Henri s'éloigna, disant seulement :

— A bientôt ! A bientôt !

Elle n'en dormit guère cette nuit-là, Marie-Thérèse. Elle était profondément troublée, charmée et effrayée tout ensemble.

Deux jours après, un dimanche, les jeunes filles se promenaient dans la campagne, mais Marie-Thérèse ne les accompagnait pas. Elle avait été chargée, par hasard, d'un travail supplémentaire.

Vers deux heures, elle se trouvait seule dans les ateliers déserts, lorsqu'elle vit entrer Henri.

Elle eut comme un vague pressentiment que c'était Henri qui lui avait fait distribuer ce travail supplémentaire.

Sans doute, pour la rencontrer, pour lui parler. Son cœur battait. Elle devint pâle d'émotion.

En effet, Henri, qui semblait résolu, s'avancait vers elle.

— Marie-Thérèse ! dit-il en balbutiant.

Et tout à coup, il la prend dans ses bras, il la couvre de baisers brûlants, sur les cheveux, sur les yeux, sur les lèvres.

Elle se défend mollement et il s'écrie :

— Quo tu es belle, et que je t'aime !

— Oh ! monsieur Henri, comment pouvez-vous m'aimer ?

— Je t'aime.

— Moi, une fille de rien.

— Tu es belle. Je t'aime.

Et ils sont aussi émus l'un que l'autre.

Pourtant elle est honnête, elle résiste.

— Non, monsieur Henri, vous avez tort de m'aimer. Il ne faut pas me dire ces choses-là. Je ne suis qu'une pauvre fille. Vous, vous êtes riche. Vous en trouverez certainement d'autres qui vaudront plus que moi. Vous ne songez pas à moi sérieusement. Je le comprends, allez...

— Je t'aime. Je te veux !

— Non, non, monsieur Henri... vous allez détruire tout mon bonheur et, si je me mets à vous aimer aussi, moi, qu'est-ce qu'il adviendra ? On dira que c'est par orgueil et parce que vous êtes le fils du maître de la filature ?

— On dira ce qu'on voudra. Laisse parler les sots.

Et comme elle disait qu'elle n'était pas libre, qu'elle était obligée de travailler à la filature et ne pouvait sortir ainsi, à sa fantaisie, Henri de Milberg se mit à rire,

— Ne crains rien. Je m'arrangerai pour que tu sois libre un jour, deux jours, et nous irons en Belgique et nous nous y marierons secrè-

temment d'abord, afin que mon père n'en prenne pas ombrage, jusqu'à ce que je puisse le lui avouer.

Que pouvait faire la pauvre Marie-Thérèse ? Elle consentit. Et, le lendemain même, les portes de la manufacture s'ouvraient devant la consigne donnée par Henri ; les deux amoureux filaient dans une petite bourgade, de l'autre côté de la frontière, et quand, le jour suivant, ils revinrent, les liens les plus sacrés les unissaient.

L'ivresse, pour elle, dura deux mois.

Deux mois après Henri lui apprenait son départ. Il allait à Paris pour faire son droit.

— Je t'écrirai, ma petite Marie, je ne t'oublierai pas !...

— Bien vrai ?

— Je te le jure et, aussitôt mes études terminées, j'avouerai à mon père notre mariage.

Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent. Elle attendit vainement de ses nouvelles, et quelques mois après elle mettait au monde un garçon.

Qu'allait-elle devenir avec cet enfant qu'elle se mit à aimer, tout de suite, avec une sorte de folie de tendresse ?

Un jour elle vit arriver auprès d'elle un homme qu'elle reconnut pour être le directeur de l'agence des Enfants-Assistés.

Il était accompagné d'une femme qui portait l'uniforme de l'hospice, et du directeur de la filature.

Auprès d'elle, son bébé dormait.

Elle eut le pressentiment d'un grand malheur, sans savoir pourquoi, en voyant ces gens s'approcher d'elle.

Elle les regardait avec des yeux épouvantés. Et instinctivement elle serrait contre elle son petit.

Le directeur de l'agence s'adressa au maître de la filature :

— C'est bien elle ?

— Oui, monsieur.

Le directeur interrogea la jeune mère :

— Vous êtes bien Marie-Thérèse, enfant assistée, dite Borouille ?

— Oui monsieur.

— Et cet enfant est votre fils ?

— Oui monsieur.

— Bien.

Se tournant vers l'infirmière, l'homme dit :

— Vous avez apporté de quoi l'envelopper ?...

— Oui, oui ; oh ! il n'y a rien à craindre.

— Prenez-le.

Marie-Thérèse serra son petit plus fort.

D'épouvanté qu'il était, son regard devint farouche.

— Vous voulez le prendre ? Et où l'emporterez-vous ?

— Vous ne gagnez pas assez pour pouvoir le nourrir... L'administration en aura soin.

Elle ne comprenait pas.

— L'administration ? dit-elle, hébétée.

— L'Assistance publique.

— Et mon enfant deviendra comme moi un enfant assisté ?

— Oui.

— Et il sera élevé loin de moi ?

— Oui, ne vous en plaignez pas. Il n'aura pas, de cette façon, les tristes exemples que vous promettez de lui donner...

Elle se révolta.

— Mais, monsieur, vous ignorez sans doute la situation vraie dans laquelle je me trouve et que l'honnêteté ne me permet pas de vous révéler, mais ce n'est pas une raison pour me prendre mon enfant. Je suis vaillante, je suis forte. Tout le monde vous dira, ici, que je suis travailleuse aussi. Je travaillerai double s'il le faut. Je ferai des heures supplémentaires et je réussirai bien à nourrir mon petit... Mais je ne veux pas que vous me le preniez, ce n'est pas votre droit. Cela serait sauvage... Car si vous me l'arrachez, je ne le reverrai pas avant de longues années... Et je ne saurai même pas ce que vous aurez fait de lui.

— C'est bon, c'est bon, dit l'homme ennuyé, finissons-en !

— Je ne veux pas, vous dis-je. Est-ce qu'il serait mieux auprès de vous ? qui me prouve que vous le soignerez bien s'il tombe malade, qui me prouve que, mieux que moi, vous ferez de lui un bon et brave garçon, honnête et franc, s'il a de mauvais instincts et s'il faut le réprimander avec prudence ? Jamais un enfant n'est aussi bien qu'avec sa mère...

L'homme fit un signe. L'infirmière s'avança.

Marie-Thérèse passa la main sur son front, semblant l'y appuyer comme pour arrêter ses pensées qui s'enfuyaient.

— Voyons, monsieur, il est impossible que vous ayez le droit de me causer une pareille douleur. Les mères, cela devrait vous être sacré !... Mon enfant, puisque son père l'abandonne, mon enfant n'appartient qu'à moi, à moi toute seule... Personne au monde n'a le droit d'enlever ainsi un enfant à celle qui l'a mis au monde.

— Allons, j'ai assez attendu, fit le directeur.

Et Marie-Thérèse, presque debout sur son lit, mais ne lâchant pas le petit qu'elle serrait de toutes ses forces contre son sein :

— Mais pourquoi ? pourquoi ? qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu !

Qu'est-ce que j'ai donc fait ? Est-ce parce que je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère ? Oui, n'est-ce pas ? C'est parce que je suis une fille de l'hospice... une orpheline ?... je ne suis pas libre... je ne suis qu'une esclave ?... J'appartiens à l'administration et elle à tous les droits sur moi. Je ne suis rien. A qui me plaindrais-je ? Personne ne voudrait m'entendre... Mon Dieu, monsieur, je vous en prie, ayez pitié de moi...

—Votre enfant est plus intéressant pour nous que sa mère.

—Je suis cependant bien punie, par l'abandon de son père et de ce que je ne puis rien dire. Pourquoi me punir deux fois et avec autant de barbarie ? Ah ! si Henri était ici, cela le troublerait, j'en suis sûre, et quand bien même il n'aurait plus d'affection pour moi, qui l'ai tant aimé, il aurait compassion de ce pauvre petit et il vous ordonnerait de me le laisser.

—Qui vous prouve qu'il ne sait pas ce qui se passe ?

Et comme elle se taisait, tout emplie d'horreur :

—Qui vous prouve qu'il ne l'a pas autorisé ?...

—Vous mentez ! Vous mentez !... dit-elle.

Le directeur haussa les épaules :

Elle essuya son front couvert d'une grosse sueur :

—Tenez, monsieur, dit-elle, je vais vous proposer une chose. Cela arrangera tout peut-être. Laissez-le moi, mon petit. Je le nourrirai. Je l'élèverai. Vous me ferez surveiller étroitement. Vous verrez comment je me conduis. Si dans ma conduite, désormais, vous trouvez quelque chose de répréhensible, une fois, rien qu'une fois seulement, eh bien, alors, monsieur, vous me prendrez mon fils... Oui, vous me le prendrez... Je ne vous le disputerai plus... Je vous en reconnaitrai le droit...

Et haletante, sans arrêter :

—Mais si, au contraire, je me conduis bien, si jamais un reproche contre moi n'arrive jusqu'à vous, vous me le laisserez... Vous verrez que je ne suis pas une mauvaise mère...

Et elle pleura, enfin, elle pleura avec des sanglots horribles.

Mais le directeur avait son opinion faite.

Il laissa échapper un geste d'impatience.

Alors elle vit bien que tout ce qu'elle dirait serait inutile. Elle n'était pas la plus forte. Ces gens-là étaient les maîtres.

Elle embrasse son petit :

—Mon enfant ! Mon enfant !

Elle s'affaisse dans son lit sans plus de force. Et quand elle voit que les autres viennent à elle, sans pitié, elle perd connaissance.

—C'est heureux, dit le directeur.

Et l'infirmière emporte l'enfant.

Ils s'éloignent de Marie-Thérèse. Ils la laissent. Elle est seule.

Elle revient à elle sans secours, et quand elle ne voit plus l'enfant elle a, vers ceux qui le lui ont volé, — car c'est un vol, — une imprécation de rage et de désespoir.

On avait immatriculé l'enfant.

Elle ne le reverrait plus ; des années s'écouleraient avant qu'elle eût le droit de le redemander et qu'on le lui rendit.

C'était un crime, un vrai crime, qu'on avait commis sur elle ; un crime administratif, comme il s'en commet encore, trop souvent, dans l'Assistance publique en province.

Quand elle fut complètement remise, elle reprit son travail. Mais elle était d'une tristesse sombre et silencieuse.

Elle n'entendait même pas les plaisanteries cruelles que ses camarades lui lançaient.

Elle avait écrit à Henri, dès qu'elle en avait eu la force.

Elle lui raconta qu'elle était mère, elle lui dit qu'il aurait dû se préoccuper de cet enfant qui était le sien ; elle lui révéla qu'on le lui avait enlevé et que désormais ce petit n'avait plus de parents.

Et elle lui demanda d'avoir compassion d'elle et de lui faire rendre son fils, de venir au moins la voir, au moins une fois ; de lui écrire une lettre si courte qu'elle fût — de lui donner signe de vie, s'il ne pouvait encore révéler à son père la vérité entière.

Elle reçut enfin une réponse : le misérable lui avouait que le mariage qui avait été contracté en Belgique était nul, sous un nom supposé et qu'elle eût à le laisser en repos.

Marie-Thérèse faillit mourir à cette horrible confidence. Puis le mépris fut le plus fort et elle se reprit, mais dans son cœur, germa une étrange haine, née de sa maternité inconnue et méprisée.

Les années s'écoulèrent.

Et sa vie allait changer.

Elle avait vingt ans environ. Elle était trop séduisante pour ne pas être souvent remarquée, mais tout amour possible semblait mort en elle.

Elle ne voulait plus ni aimer ni être aimée.

Elle le fut pourtant bientôt. Depuis quelque temps déjà elle avait vu rôder autour d'elle le fils d'un fermier des environs, nommé Jean Violaines, qui ne négligeait aucune occasion de la rencontrer, de la voir, et même de lui parler.

Elle le connaissait bien, ce manège, et elle ne s'y laissait plus prendre, maintenant.

Cependant, il semblait si bon et si timide qu'elle ne pouvait le comparer aux autres.

Mais à quoi bon rêver à des choses heureuses ? Sa vie était manquée. Son cœur avait reçu une trop profonde blessure.

Alors, au début, elle resta indifférente à cet amour qui se manifestait de plus en plus clairement, et tous les jours avec plus d'ardeur chez Jean Violaines.

Mais elle avait beau faire, quelque chose lui disait que Jean ne l'aimait pas comme l'avait aimé Milberg, non, pas de la même façon.

Enfin, après de longues hésitations, il finit par lui parler.

Et s'enhardissant tous les jours un peu, il lui dit combien il la trouvait belle et combien il l'aimait.

Il tremblait beaucoup en parlant et il n'osait presque la regarder. Il avait constamment les yeux bessés.

C'était un grand garçon maigre, à moustaches blondes, aux yeux bleus très doux, qui paraissaient encore plus bleus à cause du hâle très foncé de la figure.

Il avait vingt-cinq ans environ. Sans être riche, la ferme de la Pierre-de-Marbre, qui appartenait à son père, lui donnait de l'aisance, — une aisance gagnée au prix d'un travail acharné et qui, tous les ans, dépendait aussi du ciel plus ou moins clément, de récoltes plus ou moins généreuses.

—Marie, dit-il, j'ai été bien hésitant à vous parler. Pourtant je ne puis pas rester toute ma vie à vous aimer sans vous le dire. Je vous aime, Marie, et puisque vous n'avez pas de parents auxquels je pourrais m'adresser, c'est à vous que je viens demander si vous voulez être ma femme.

Elle tressaillit. Sa femme !!

Ce doux mot, jamais elle ne l'entendait que dans ses rêves et alors elle en était bercée comme par une musique.

Jamais Henri de Milberg ne l'avait prononcé devant elle.

Elle y avait fait attention jadis, cela la frappait, maintenant.

Et Jean Violaines, du premier coup, lui disait :

—Vous n'êtes rien, soyez une femme ; vous faites ainsi la conquête d'une famille. Vous me rendrez heureux et moi je ferai tout ce que je pourrai pour que vous ayez du bonheur.

Elle sentit ses yeux se mouiller de larmes et elle adressa au jeune homme un regard d'infinie reconnaissance.

Mais elle secoua la tête. Le désespoir était dans son cœur.

—Non, non, dit-elle, n'y pensez plus, monsieur...

—Pourquoi ? dit-il alarmé.

—Parce que je ne puis pas être votre femme.

—N'êtes-vous pas libre ? Vous n'avez ni père ni mère... Vous ne dépendez que de votre volonté.

—C'est vrai... Je ne veux pas !...

Il resta interdit. Pourtant, elle avait l'air si triste en disant cela qu'il reprit un peu de courage.

—Vous ne m'aimez pas ? Vous ne m'aimerez jamais ?

—J'ai beaucoup d'affection pour vous, monsieur Jean, une affection qui m'est venue tout de suite et qui est très douce. Je suis certaine que ma vie serait bien calme auprès de vous. Et, croyez que je sens bien tout le prix de l'offre que vous me faites, à moi qui suis une pauvre fille de l'hospice... Votre femme, monsieur Jean, votre femme !

—Ma femme, oui, Marie, et je vous en supplie, ne me refusez pas !

—Non, non, adieu, monsieur Jean, n'y pensez plus...

Et elle allait partir. Ils étaient dans un petit chemin humide encaissé entre deux très hautes et très larges haies, derrière la filature.

C'était là qu'il l'avait rencontrée, après l'avoir longtemps guettée.

Elle avait déjà fait quelques pas, remontant vers la filature. Elle s'en retournait lentement, d'un pas fatigué, ému, devinant qu'il ne bougeait pas et qu'il la regardait.

Puis elle l'entendit qui courait derrière elle.

Elle s'arrêta.

—Enfin, Marie, dites-moi du moins la raison ?

—La raison ?

Elle soupira. Elle hésitait. La dirait-elle ? S'il ignorait tout, elle allait lui briser le cœur. Et sûrement, il ne connaissait rien de son histoire, car il y eût fait des allusions déjà.

Mais si elle se taisait, il insisterait une autre fois. Il s'informait peut-être dans le village ; car habitant la Pierre-de-Marbre, qui est assez loin de Donchery, il était fort possible que l'aventure de la jeune fille ne fut pas connue de lui.

Alors, s'il s'informait, il apprendrait, par d'autres, ce qu'elle aurait dû lui dire.

Et il la méprisera, sans doute, parce qu'elle ne pourrait se défendre, ni amoindrir devant lui la faute commise.

Mieux valait tout de suite dire la vérité.

Il lisait sur la figure bouleversée de Marie-Thérèse le cruel combat qui se livrait en son cœur.

—Écoutez, monsieur Jean... ne me blâmez pas... ne me faites

aucun reproche... Vous ne savez rien de ce qui s'est passé entre Henri de Milberg et moi...

—Non, dit-il d'une voix altérée... non, vraiment. Et que s'est-il passé, mademoiselle Marie ?

Courageusement, mais le front rouge de honte, elle lui raconta sa douloureuse histoire.

—Vous l'avez aimé ? dit-il.

—Oui.

—Et vous l'aimez encore.

—Je le hais !

—Ah !

Il paraissait soulagé. Mais elle acheva, d'un mot son aveu et elle lui apprit la naissance de son enfant.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-il, atterré.

Son amour et ses espérances s'effondraient du même coup. Elle acheva le récit de tout ce qui lui était arrivé jusqu'au jour où les hommes étaient venus chercher son petit.

Et quand elle eut fini :

—Vous voyez, monsieur Jean, je ne peux pas être votre femme.

Il fit, d'une voix basse, assourdie :

—C'est vrai !

Et il s'éloigna de la malheureuse qui, peut-être, avait espéré... quand même !

V

Les jours qui suivirent cet aveu furent encore plus tristes pour elle. Elle se voyait complètement délaissée. Et il en serait ainsi toute sa vie.

Sa haine contre l'infâme Milberg s'en augmentait.

Un soir, presque à la nuit, alors qu'elle revenait d'une course à Sedan et passait devant la douane, en avant du pont de Donchery, elle s'entendit appeler.

C'était Jean Violaines

Il était allé au marché ce jour-là. Il l'avait rencontrée, dans les rues de Sedan, mais n'avait pas osé l'aborder. Il l'avait suivie dans sa voiture, de loin, sur la route bordée de hauts peupliers, mais quand il l'avait vu arriver au point de Donchery, il avait pressé l'allure de son vigoureux petit cheval ardennais.

Il sauta sur la route, gardant les guides à la main.

—Bonsoir, Marie-Thérèse, dit-il simplement.

—Bonsoir, monsieur Jean.

Ils restèrent gênés, silencieux. Elle n'avait rien à lui dire. C'était à lui de parler.

—J'ai été très malheureux tout ces jours-ci, avoua-t-il naïvement.

—Moi aussi, monsieur Jean, parce que je comprenais que je vous avais fait de la peine.

—Oh ! oui, beaucoup de peine.

Et il soupira, puis, avec hésitation.

—Tout peu s'arranger, si vous y consentez ?

—Comment ? Je ferai ce qu'il faudra, monsieur Jean !

—Votre enfant, mademoiselle Marie, l'enfant de Henri de Milberg, qu'est-il devenu ?

—Il existe toujours. L'Assistance m'en donne des nouvelles de temps en temps. Mais je ne sais pas où il a été placé...

—Et que comptez-vous faire de lui ?

—Lorsque je me serai rendue libre, lorsque l'Assistance publique n'aura plus de droit sur moi, lorsque j'aurai trouvé une place où je gagnerai largement ma vie et celle de mon enfant, j'irai le redemander, et on me le rendra.

Il parut inquiet.

—Oui, fit-il, se parlant à lui-même plutôt que s'adressant à Marie-Thérèse, c'est d'une bonne mère... On ne peut pas lui en faire un reproche.

—Pourquoi me faites-vous ces questions, monsieur Jean ?

Evidemment il avait quelque chose à lui proposer mais il n'osait.

—J'ai réfléchi, Marie, dit-il enfin, et je vous aime tant que je tâcherai d'oublier si vous m'assurez de nouveau que vous n'aimez plus... cet homme.

Les yeux de la jeune fille eurent un éclair de haine.

Elle n'avait pas besoin de parler.

—Oui, je le vois bien, dit-il vous ne m'avez pas menti, mais ce n'est pas tout. Je ne voudrais pas voir auprès de moi cet enfant, cela me rappellerait trop... Alors, j'ai pensé, Marie, que je vous épouserais tout de même, mais à une condition...

—Une condition ? fit-elle un peu pâle, comprenant presque.

—Oui, on vous a pris votre enfant, Marie ; si vous êtes séparée de lui, ce n'est donc pas votre faute, vous n'avez rien à vous reprocher. Eh bien, il faut le laisser là où des étrangers prennent soin de lui. Et nous serions alors mari et femme. Et nous pourrions être heureux.

—Heureux, dit-elle en hochant la tête, vous peut-être, mais moi ?

—Vous réfléchirez, Marie. Ce que je vous demande est grave. Je n'exige pas que vous me donniez tout de suite une réponse. Mais

avant de nous quitter, je vous dirai encore ceci : Je vous aime, et je vous épouserai, si vous le voulez bien. Ce mariage n'est pas du goût de mon père, qui désirerait me voir une femme ayant du bien. Je ne lui ai pas parlé de votre enfant. Cette histoire ne le regarde pas. J'espère que malgré tout il donnera son consentement. Mais s'il connaissait tout il me tuerait et vous aussi plutôt que de nous voir réunis sous le même toit. C'est un rude homme, voyez-vous que mon père et qui n'a jamais pardonné une injure. Vous réfléchirez, n'est-ce pas Marie ?

—Je ne pense pas que j'aurai besoin de réfléchir.

—Vous acceptez ?

—Non, monsieur Jean, ce serait mal.

—Vous refusez !

—Je refuse, oui, monsieur Jean. Si j'abandonnais mon enfant, je me rendrais coupable et vous m'en aimeriez moins...

—Je ne sais pas. Je ne réfléchis pas à tout cela. Je vous aime, voilà tout. Je ne pense pas à autre chose... Je reviendrai, dans quelque temps, vous prier de me dire ce que vous aurez résolu...

Elle secoua la tête et dit, très bas, brisée :

—C'est inutile, ce serait mal, je ne peux pas...

Et elle traversa le pont, pendant qu'il remontait dans sa voiture. D'autres jours se passèrent encore.

Il la revit, ainsi qu'il l'en avait prévenue.

Elle refusait toujours.

Mais déjà sa résolution faiblissait. Depuis si longtemps déjà le petit était abandonné, qu'elle se déshabitua de l'idée de le revoir. De mauvaises raisons, aussi germaient en son esprit. Ce n'était pas sa faute, Jean Violaines l'avait bien dit, si on le lui avait volé, cet enfant. N'était-ce pas un bonheur maintenant, ce qui lui avait jadis causé si grande peine ?

Qu'était-il devenu, l'enfant ? Comment avait-il tourné ? Avec quels autres garçons, dangereux peut-être, s'était-il trouvé en contact ! Lui apporterait-il de la joie, ou bien plutôt ne ferait-il pas son tourment ?

Voilà ce qu'elle disait peu à peu.

Et en regard de cette incertitude, elle mettait toutes ses espérances de calme, de vie tranquille, dans la paix du foyer, auprès de Jean Violaines.

Et quand, pour la troisième fois, Jean Violaines vint demander si elle consentait enfin, elle tomba en pleurant dans ses bras.

Il n'était pas conclu encore, ce mariage pourtant.

Le père Violaines refusait avec énergie. Il avait rêvé, pour son fils unique, un mariage riche. Mais Jean avait passé vingt-cinq ans. Il aimait Marie-Thérèse follement. Il avait oublié le passé. Il était capable de bien d'autres folies. Comme son père ne se laissait pas fléchir, il le menaça des sommations respectueuses.

Alors, le paysan ne dit plus mot.

Mais il garda de ce jour, contre sa bru, une mortelle haine.

Le mariage eut lieu. La mère de Jean n'existait plus. Il se fit un partage des biens. Jean eut la propriété de la Pierre-de-Marbre. Quant au vieux, il vendit ce qui lui restait, le plaça en bonnes rentes, avec toutes les économies amassées sou à sou pendant sa rude vie de travail.

Cela le mettait très à son aise.

Il fit aménager une petite maison, derrière les communs de la Pierre-de-Marbre, et il vécut là, désormais, seul, faisant sa cuisine lui-même, recevant rarement une visite.

Il ne remit pas les pieds à la ferme, malgré toutes les prières de Marie-Thérèse et de son fils.

Il ne répondait que rarement à Jean lorsqu'il le rencontrait par hasard dans la campagne ou bien autour de la ferme.

Quant à Marie-Thérèse, elle n'existait pas pour lui.

Ses petits yeux gris pourtant, tout luisants de sa colère, la suivait parfois.

Et il murmurait avec un mauvais sourire :

—C'est bon, c'est bon, j'aurai mon tour !

Cependant Marie-Thérèse n'était pas heureuse.

Après l'ivresse des premiers jours de son mariage, la joie infinie de se voir hors de la misère et de l'abandon des enfants de l'hospice, la réflexion était venue, et avec la réflexion, le remords.

Elle pensait à l'enfant.

Jean était heureux ; il l'eût même été complètement si son père s'était montré moins âpre et s'il avait adouci sa rancune.

Marie-Thérèse, voyant ce bonheur, n'avait garde de le détruire. Et lui, ne comprenant pas qu'elle dissimulait, croyait qu'elle avait pris son parti de l'abandon de son fils.

Elle resta une année sans s'informer de l'enfant, puis à bout de patience, elle se renseigna.

L'enfant vivait. Il était toujours sous la surveillance de l'administration. Elle n'en pouvait savoir davantage.

Mais sa faute semblait avoir appelé peu à peu le malheur sur la Pierre-de-Marbre.

Coup sur coup, des catastrophes firent croire qu'un mauvais génie

veillait maintenant sur les jeunes mariés, écartant d'eux toute satisfaction pour changer leurs joies en peines.

Ainsi, un incendie avait détruit les meules et les greniers, et quelques jours avant que Jean se disposât à aller assurer la ferme et ses récoltes, — ce que le père Violaines n'avait jamais consenti à faire.

Ce fut une perte. Les écuries avaient, comme le reste, beaucoup souffert. Seul, le corps d'habitation était resté intact. Il fallut reconstruire.

L'argent liquide, gardé soigneusement pour des achats de terres depuis longtemps convoitées, fut dépensé.

Il ne resta rien pour se défendre contre l'avenir.

Et l'avenir se présenta très sombre. Ce furent de mauvaises récoltes d'abord, malgré tous les soins. Puis le bétail souffrit. Des chevaux moururent aussi, après des vaches, après un troupeau de moutons tout entier qu'on perdit en moins de trois semaines.

Au lieu d'acheter, au bout de quelques années, il fallut vendre.

Le père Violaines suivait cette débâcle de son œil sournois.

Les années s'écoulaient et il ne pardonnait pas.

Et dans le fond de son cœur, Marie-Thérèse se disait :

— Tout arrive par ma faute. J'ai été coupable. Je suis punie.

Elle s'en ouvrit à son mari.

— Vois-tu, dit-elle, tous nous accable à la fois. C'est parce que l'enfant n'est pas avec nous.

Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait semblable allusion. Il n'y répondit point.

Ce jour-là, il prit les mains de sa femme et d'une voix singulièrement énergique :

— Ne me reparle jamais de lui, jamais, tu entends ? Je ne veux pas de cet enfant dans ma maison.

— Le bonheur reviendrait, s'il était là.

— La misère ne me fait pas peur. Le bonheur, je l'aurai tant que tu m'aimeras.

Elle n'osa plus, dès lors, lui faire ces allusions.

Ce fut vers cette époque que s'étant rendue à la préfecture pour demander des nouvelles de son fils, on lui répondit :

— Il s'est enfui, nous ne savons ce qu'il est devenu.

Trois mois après, on lui confirma le renseignement. L'administration était sans nouvelles de Borouille.

Elle resta ainsi pendant un an.

Puis elle eut l'idée de se rendre à Paris ; elle donna des détails ; elle apprit alors que Borouille vivait toujours ; on l'avait arrêté en état de vagabondage et replacé en province.

Dès lors, ce fut à Paris qu'elle vint prendre de ses nouvelles, non pas tous les trois mois, mais tous les six mois, parfois même tous les ans seulement, car les voyages coûtent cher ; elle était obligée de faire des économies en se cachant de Violaines, en se retranchant le nécessaire, puis elle inventait le prétexte d'un voyage à faire à Charleville, ou à Reims, des achats, tout ce qui lui passait par la tête, et de l'une de ces villes elle filait sur Paris. Elle courait avenue Victoria et reprenait bien vite le train qui la ramenait chez elle.

Jean n'avait ainsi aucun soupçon.

Elle suivit ainsi, vaguement, de bien loin, l'existence vagabonde de Borouille. Chaque fois qu'il s'enfuyait on le lui apprenait, et quand l'administration remettait la main sur lui, elle le savait.

Ce fut, nous l'avons dit, pendant une de ses visites qu'elle fit, avenue Victoria, la connaissance de Juliette Larnaudet.

Ces deux femmes se plurent ; elles ressentirent la même attraction l'une vers l'autre ; elles étaient malheureuses toutes deux, toutes deux dignes de pitié.

Et ce fut ainsi que Marie-Thérèse, dans un irrésistible besoin de confidences, fit à Liette le récit de son existence.

Liette l'avait conduite dans son petit logement de la rue Saint-Séverin. Elle l'avait calmée. Elle avait essayé de la consoler un peu, et quand Marie-Thérèse sortit pour courir à la gare de l'Est, reprendre le train des Ardennes, elle se disait qu'en Liette elle comptait une amie.

Elle ne pouvait pas se douter que les événements qui allaient suivre, douloureux et tragiques, resserreraient bientôt cette amitié dans des liens indissolubles.

Liette, on se le rappelle également, aurait voulu avoir l'orgueil de racheter sa fille à l'Assistance publique sans être forcée de recourir à des étrangers, si bien intentionnés qu'ils fussent.

Elle travaillait donc en secret, en dehors des heures qu'elle consacrait à la comtesse du Mesneuil.

Et voilà pourquoi elle avait dit à l'employé de l'Assistance qui lui donnait des nouvelles de sa fille :

— Bientôt je viendrai vous la réclamer.

Mais elle trouvait le temps long. Les économies s'amassaient sous son doigt, lentement, bien lentement, et elle aurait besoin de plusieurs années pour réunir la somme dont elle avait besoin.

Ce fut alors qu'elle essaya de retrouver son mari.

Nous savons comment elle fut accueillie.

VI

Le lendemain même du jour où Juliette reçut de Richard la somme que réclamait l'Assistance publique, elle se présentait pour verser cette somme aux bureaux de l'avenue Victoria.

— Nous allons faire le nécessaire, dit le chef de bureau.

— Et j'attendrai ma fille encore longtemps ?

— Dans deux jours, revenez, nous vous la rendrons.

— Deux jours, répète-t-elle, comme c'est long, mon Dieu !

Et tout à coup, il lui vint une idée :

— Mais ne puis-je partir ? Ne puis-je aller la chercher moi-même ?

— Rien ne s'y oppose. Elle est ouvrière dans une fabrique de tissus, à Saint-Remy-Mal-Bâti, un petit village du Nord, et elle n'a aucune mauvaise note à son dossier.

— Oh ! alors, monsieur, vite, vite... donnez-moi tous les papiers nécessaires... Aplanissez-moi les difficultés...

— Je vais télégraphier au directeur, qui lui-même enverra l'ordre à la fabrique Laverjol de vous remettre Bertine...

— Oh ! merci, merci, monsieur, dit-elle, folle de joie.

Elle rentra chez elle en toute hâte, prit ce qui lui restait d'argent, prévint madame du Mesneuil de ne point s'inquiéter et courut à la gare du Nord.

Le train allait partir. Les portières se fermaient.

— En voiture, madame, en voiture !

Et le train s'ébranla, entraînant la douce Liette vers un nouveau désespoir.

Comme il allait lentement, ce train.

C'était l'hiver ; les champs étaient couverts de neige.

Elle pensait à Bertine.

— Elle a froid, peut-être ; elle doit être si pauvrement vêtue !... Heureusement les misères sont finies ; mère et fille seront heureuses, désormais, dans leur pauvreté.

Et elle faisait des rêves d'avenir ; son imagination inventait les mille détails charmants de leur existence prochaine. Et dans la prévision de son bonheur, le cœur se fondant, elle en oubliait presque ses souffrances passées, l'horrible rue de la Parcheminerie et la sinistre figure de la Berlaude ; elle en oubliait aussi le criminel abandon de Richard d'où était venu tout le mal.

Elle arriva, après avoir deux fois changé de train, à Saint-Remy-Mal-Bâti, le matin, vers cinq heures.

La campagne était encore ensevelie dans une nuit profonde.

Où aller, à cette heure-là ? Les maisons sont fermées ; les habitants endormis.

Elle s'informa auprès du chef de la gare.

— Le village est-il loin, monsieur ?

— Non, madame, un ou deux kilomètres... mais vous n'y trouverez pas d'auberge, il est trop tôt ; si vous voulez attendre à la gare, le poêle est allumé dans la salle d'attente... Vous vous reposerez.

— Merci, monsieur, je veux bien.

Elle était tout engourdi, elle se réchauffa.

— Entrez dans la salle des premières, dit le chef, vous serez mieux pour dormir, dans un fauteuil.

— Oh ! je ne veux pas dormir, dit-elle en souriant.

Dormir, elle y pensait bien, à deux pas de sa fille !

Debout, contre les vitres toutes blanches de givre, elle attendait que le jour parût ! Et avec quelle impatience !... Enfin, l'horizon devint gris ! L'aube éclaircissait le ciel brumeux du côté de l'Orient. Et déjà dans le fond de la plaine, devant elle, grâce à la neige, elle pouvait apercevoir les maisons de Saint-Remy, puis les hautes cheminées des usines, qui se noyaient dans le brouillard blanc.

— Maintenant, dit-elle, je puis partir...

Et en effet, la vie ouvrière commençait autour d'elle ; la ruée humaine était réveillée ; mais la campagne, outée par les tombées successives de la neige, gardait son silence profond.

Elle se hâtait vers le village.

Elle se croisa avec un groupe d'ouvriers, hommes et femmes.

Elle leur demanda :

— La fabrique Laverjol est-elle loin d'ici ? Suis-je sur le bon chemin ?... Voulez-vous me renseigner ?

L'un d'eux lui montra, dans la plaine, des bâtiments noirs au-dessus desquels flottait un long panache de fumée.

— C'est là, madame... à cinq minutes par le chemin de gauche...

— Ah ! comme son cœur battait, au fur à mesure qu'elle s'approchait ! Devant ces bâtiments, elle s'arrêta.

Tisseurs et tisseuses entraient, passant tout près d'elle, et il y avait des enfants parmi eux, des jeunes garçons et des jeunes filles ?

Des jeunes filles !

Elle les considérait avec une sorte d'avidité. Est-ce que Bertine n'était pas parmi celles-là ?

Des petites disaient en se la montrant :

— Regarde donc cette femme, comme elle nous reluque !

D'autres se poussaient, se moquaient :

— On dirait qu'elle a envie de nous manger !

Mais elle n'entendait rien.

Elle s'était peu à peu rapprochée de la porte d'entrée pour mieux voir. Et à la fin, n'y tenant plus, elle demanda à une fillette :

—Est-ce que vous connaissez Bertine, mon enfant ?

—Oui, madame, répondit l'enfant sans hésiter.

—Bertine, une fille de l'hospice ?

—C'est cela, oui, madame, elle est apprentie à la fabrique.

On ne l'avait pas trompée. Tout cela n'était pas un rêve. Elle allait revoir sa fille. Bertine était là, derrière ces hauts murs jaunis. C'était là qu'elle avait passé sa jeunesse laborieuse. Puisqu'on l'y avait gardée, il fallait donc qu'elle fût douce et honnête ! Et Liette remercia Dieu, mentalement.

Alors, elle entra, se mêlant à la cohue des ouvriers,

Elle s'adressa au gardien de la fabrique :

—Je voudrais parler au directeur ?

—M. Laverjol ? Oh ! il vient rarement, très rarement.

—Alors, la personne qui le remplace.

—M. Mabillot, le contremaître ?...

Le surveillant sortit du couloir, près la porte d'entrée, où avait lieu cette conversation, et passa dans la cour.

—Tenez, madame, vous voyez les bureaux là-bas, sous la marquise ; vous y trouverez M. Mabillot. Je viens de l'y voir entrer avec le directeur de l'agence de l'Assistance publique.

—Merci, monsieur.

Elle traversa la cour, au milieu des ouvriers indifférents et entra dans les bureaux où elle demanda Mabillot.

Celui-ci était en conférence avec le directeur de l'agence, M. Linard.

On la fit attendre. Cela dura longtemps. Puis une porte s'ouvrit et deux hommes, Linard et Mabillot, qui semblaient préoccupés, passèrent sans faire attention à elle.

Ils allaient sortir quand un employé rappela le contremaître.

—Monsieur Mabillot ? Cette dame voudrait vous parler.

Mabillot regardait Liette.

—Je n'ai pas le temps, dit-il.

—Oh ! monsieur, je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je viens de la part de l'Assistance publique vous réclamer un enfant dont je suis la mère et qui est depuis longtemps en apprentissage chez vous...

Linard avança.

—Je n'ai pas reçu d'ordres, dit-il.

—Vous êtes le directeur de l'agence ?

—Oui, madame.

—On vous a cependant télégraphié hier...

A ce moment, le facteur traversait la cour et remettait la correspondance. Plusieurs lettres étaient destinées à Linard. Il les ouvrit. L'une d'elles contenait un télégramme que lui transmettaient ses bureaux. Linard le déplia et à peine l'eut-il lu qu'il eut un geste de surprise, regarda un instant Liette et passa le télégramme à Mabillot.

Celui-ci en prit connaissance et haussa les épaules.

Et au lieu de sortir comme ils en avaient l'intention, les deux hommes rentrèrent. Mabillot, un peu plus poli, fit un signe à Juliette.

—Venez, dit-il.

Elle les suivit.

Linard demanda :

—Comment s'appelle la petite fille que vous réclamez ?

—Bertine.

—C'est bien cela. Voici le télégramme que vous m'annonciez.

Et les deux hommes se regardèrent très embarrassés.

—Oh ! monsieur, ne me faites pas attendre !

—Je ne demanderais pas mieux, dit Linard, que de vous remettre cette petite fille, et je comprends votre impatience... mais de toute impossibilité je ne puis vous satisfaire...

Elle se leva brusquement :

—Pourquoi cela ?

—Bertine n'est pas à la fabrique...

—Où est-elle donc ?

—Nous l'ignorons.

Elle les considéra avec stupeur.

Alors Mabillot la mit au courant.

—Monsieur Linard est justement à la fabrique ce matin à cause d'elle. Votre fille est sous le coup d'une accusation de vol, — dit-il avec une hésitation dans la voix. Elle a été enfermée ici, dans une chambre des bureaux, et cette nuit, elle s'est enfuie...

Il ouvrit une porte et montra le réduit, prenant jour sur la cour par une fenêtre, où Bertine avait été emprisonnée la veille au soir.

—Regardez ! ajouta-t-il, elle a réussi à desceller un des barreaux. C'est par là qu'elle est partie... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait pu traverser le potager sans que mon chien...

Il s'arrêta. Il réfléchissait, cherchant la solution de ce problème.

Anéanti, Liette, les mains sur son cœur pour en contenir les battements, se taisait.

Un si grand malheur l'écrasait.

Sa fille accusée de vol ! Sa fille en fuite !... Une telle désillusion après un si beau rêve !... C'en était trop pour elle !

—Mais, monsieur, dit-elle à la fin, est-on bien sûr que ma fille soit coupable ?...

Il lui semblait, à la pauvre femme, que justement parce que Bertine était sa fille, elle ne pouvait être une voleuse.

—A-t-elle avoué ?

—Non.

—Vous voyez bien ? Dites-moi tout, monsieur, ne me laissez rien ignorer, je vous en prie...

Alors il fallut lui raconter l'accusation portée par Mabillot de point en point. Et quand elle sut que l'auteur de cette accusation était le contremaître, elle se précipita à ses genoux :

—Oh ! monsieur ! dit-elle, vous n'avez pas eu pitié de cette pauvre enfant, alors qu'elle était seule, abandonnée de tous ; mais maintenant c'est pour sa mère que je vous supplie d'être généreux, c'est pour moi qui depuis si longtemps suis privée de ma fille !... Retirez votre accusation... Si ma fille est coupable, elle n'a dû céder qu'à un moment d'égarement... Elle est si jeune... Mon Dieu !... Ma fille voleuse... Est-ce possible ?... Il fallait la surveiller, monsieur, il fallait lui apprendre à être honnête. C'était votre devoir... Et vous y avez failli...

Elle se releva, pleurant.

Au bout d'un instant, quand elle eut retrouvé son sang-froid :

—Ainsi, dit-elle, Bertine est partie cette nuit ?

—Oui.

—Elle a donc quelques ressources ?

—Aucunes.

—Que va-t-elle devenir, dès lors, par ce froid, par cette neige ?

—Elle mendiera...

—Ma pauvre enfant !

—Oh ! soyez tranquille. Les évasions sont fréquentes. Elles sont si faciles, en somme ! Lorsqu'elles se produisent l'été, comme les enfants trouvent aisément de l'ouvrage, ou, à défaut d'ouvrage, des fruits pour se nourrir, il arrive qu'ils ne reviennent pas. Ils couchent même à la belle étoile, par les nuits douces de juillet et d'août. Ils finissent par s'éloigner ainsi du pays qu'ils viennent de quitter et ils sont perdus pour nous ; mais l'hiver ! où diable voulez-vous qu'elle aille ? Il fait un froid du loup... la neige tombe... Je parie que Bertine doit déjà regretter d'être partie et qu'elle songe à revenir...

—Mais si elle revient, monsieur, cette accusation ?... Ce sera pour être arrachée de mes bras et être emprisonnée ?...

Mabillot détourna la tête et ne répondit pas. Sa rancune contre la jeune fille était la plus forte. Les larmes de la mère ne l'émouvaient plus. Ce fut Linard qui répondit :

—Lorsqu'elle reviendra nous vous la rendrons, madame, je vous le promet... Mais j'ai dit : lorsqu'elle reviendra.

Linard n'était pas comme Mabillot. Il doutait. Mieux renseigné, il savait que les enfants, par amour de la liberté, pour fuir de mauvais traitements, préfèrent braver les rigueurs de l'hiver.

Elle devina la restriction contenue dans ses paroles et tressaillit.

—Alors, monsieur, il pourrait se faire ?... interrogea-t-elle tremblante.

—Oui... d'autant plus qu'elle n'est pas seule, ce que Mabillot négligeait de vous dire...

—Et qui donc l'accompagne ?

—Nous avons appris ce matin qu'un enfant de la fabrique, que sa mauvaise conduite avait fait enfermer dans une maison pénitentiaire, s'était enfui de cette maison, il y a quelques jours. On l'a vu rôder dans les environs de Saint-Remy, hier, au soir. Il a même parlé à une de nos petites ouvrières.

—Il connaissait donc Bertine ?

—Pour sur qu'il la connaissait, fit Mabillot que la haine aveuglait, et bien encore ?

—Oh ! Ma fille ! Mon Dieu ! mon Dieu !

Et la pauvre femme éclate en sanglots.

Où étaient maintenant ses rêves ?

—Continuez, monsieur, est-ce bien tout ? dit Liette.

—Il a fallu assurément l'aide de ce garçon pour que Bertine pût s'enfuir de cette chambre. Du reste, il est facile de s'assurer que le barreau a été détaché du dehors.

Et il montrait la fenêtre.

Liette ne voyait rien, tant ses yeux étaient brouillés de larmes.

—Du moins, messieurs, dit-elle, vous la chercherez !

—Certes, fit Linard, je vais donner des ordres pour cela, avec son signalement. Elle ne doit pas être loin et il est fort probable qu'avant vingt-quatre heures nous aurons mis la main dessus.

—J'attendrai donc à Saint-Remy, dit Liette.

—Je vous le conseille.

Linard, en effet, envoya des notes à la gendarmerie afin de faire rechercher la fugitive et Liette s'installa dans une auberge de Saint-Remy.

(A suivre.)

BERCEUSE DE CHARLES I^{er}

MELODIE ANGLAISE

par GASTON SANDRÉ

Transcrite
pour violon ou violoncelle
et piano

VIOLON

André con moto

dolce

PIANO

p legato

p

poco cresc.

p

poco cresc

p

p espress.

p

poco rall

p

The musical score is written for Violin and Piano. The Violin part begins with a dynamic of *p* and a tempo of *André con moto*. The Piano part starts with *p legato*. The score includes various dynamics such as *p*, *poco cresc.*, *poco rall*, and *p*. The key signature has one sharp (F#) and the time signature is 3/4. The score is divided into two systems, with the second system continuing the piece.

n tempo

p espress.

cresc

p

cresc

mf

poco rit

a tempo

p

dim.

dim.

cresc

cresc

p

rall molto

dim

dim

This section continues the musical score. It features a variety of dynamics including *p*, *mf*, *poco rit*, *a tempo*, *dim.*, *cresc*, and *rall molto*. The notation includes slurs, accents, and dynamic markings. The piece concludes with a *dim.* marking.

BERCEUSE DE CHARLES I^{er}

MELODIE ANGLAISE

par GUSTAVE SANDOZ

VIOLONCELLE

Transcrire

And^{te} con moto

dolce
1^o tempo

poco cresc.

p espres.
1^o tempo

poco rall.

cresc.
poco rit.

dim.
1^o tempo

rall. molto
dolce

cresc.

sf
p espres.

poco cresc.

poco rall.
1^o tempo

dolce e tranquillo

poco cresc.
1^o tempo

1^o tempo
p

p legato

poco cresc.

p espres.

p

p

poco rall.

a tempo
dolce e tranquillo

p

p

p

p

NOBLESSE OBLIGE

“ Noblesse oblige ”, dit un proverbe, susceptible, comme tous les proverbes, d'une multitude d'explications. Celui-ci a, n'est ce pas, au premier abord, quelque chose de séduisant et de chevaleresque, et lorsqu'on n'est pas prévenu contre lui, on en ferait volontiers sa règle de conduite. Mais, hélas ! les meilleures choses ne valent rien lorsqu'on en abuse ; et cet innocent proverbe était devenu un vrai cauchemar pour deux pauvres petites A'tesses allemandes, le prince Karl et la princesse Frédérique von Wilhelmburghausen. Ils étaient fils et fille du prince régnant de la toute petite principauté de Wilhelmburghausen. Le garçon avait deux ans de plus que la fille, et ils possédaient douze années à eux deux : vous voilà renseignés sur leur âge.

“ Noblesse oblige, monseigneur ! ” disait au petit prince Karl son savant précepteur, le docteur Pétronius, lorsque l'enfant témoignait le désir de faire des cocottes avec les cahiers où on lui faisait copier sa généalogie : ou lorsqu'il essayait d'enfourcher la rampe de l'escalier pour la descendre à califourchon ; ou lorsqu'il voulait s'exercer à faire la cabriole au lieu d'étudier les différentes façons de rendre le salut aux différentes classes de ses futurs sujets, etc., etc. “ Noblesse oblige, princesse ! ” disait à la jeune Frédérique sa sévère gouvernante, la baronne von Altekopf, lorsque la pauvre petite demandait à aller dans la cour faire des boules de neige avec les marmitons du palais, ou qu'elle embrassait tendrement ses petites compagnes de jeu au lieu de leur donner sa main à baiser. Le frère et la sœur avaient fini par conclure de ces remontrances continuelles que leur noblesse les obligeait à s'ennuyer, — et ils s'ennuyaient de tout leur cœur.

L'ennui est mauvais pour les enfants : à force de s'ennuyer, ceux-ci tombèrent malades. Ils devenaient tristes, pâles, maigres et languissants ; ils perdaient l'appétit et le sommeil. Les médecins, ne leur trouvant pas de maladie déterminée, conseillèrent le changement d'air ; et le prince régnant de Wilhelmburghausen les envoya à son château de Blumenbuhl, avec le précepteur, la gouvernante et un joli bataillon de serviteurs des deux sexes.

Karl et Frédérique étaient enchantés ; le remède agissait d'avance, et rien qu'à l'idée de partir ils reprenaient de la vivacité et des couleurs. On les fit monter dans le grand carrosse de gala. “ Non ! cria Karl, je veux aller sur le siège à côté du cocher, pour mieux voir la campagne ! ” Et le docteur Pétronius lui répondit gravement : “ C'est impossible, monseigneur : chacun doit garder son rang. Un prince n'est pas un cocher : “ Noblesse oblige ! ”

La pauvre petite Frédérique n'osa rien dire et se tint assise bien droite à sa place de princesse, au lieu de se tenir debout à la portière du carrosse, comme elle l'aurait tant désiré : “ Noblesse oblige ! ”

On s'aperçut assez vite que le changement d'air n'opérait pas : c'était tout simple, on avait emmené l'étiquette à la campagne. Le docteur et la baronne, qui s'y ennuyaient, se promirent de n'y pas rester longtemps. En attendant, pour s'occuper, ils s'abandonnèrent à leur passion pour le trictrac, passion à laquelle ils ne pouvaient se livrer à la Résidence, parce que le prince régnant détestait ce jeu tapageur.

Cela donnait à leurs élèves une liberté relative ; car lorsque le docteur et la baronne, absorbés par le trictrac, se relâchaient de leur surveillance, les femmes de chambre et les valets s'amusaient de leur côté comme ils pouvaient, et laissaient en paix les jeunes altesses. Mais celles-ci se trouvaient toutes dépaysées : elles avaient l'habitude d'être amusées et ne savaient pas s'amuser seules ; elles parcouraient languissamment les allées du parc, et continuellement à s'ennuyer.

Un jour, le frère et la sœur arrivèrent au bout du parc, et un trou dans la haie qui lui servait de clôture leur laissa voir la vaste campagne.

“ Allons-y, veux-tu ? ” dit Karl ; et Frédérique, frissonnant de peur et de plaisir, se laissa entraîner et passa par le trou.

Ce jour-là précisément, la bonne Trude Wilner, la femme du meunier, s'était installée dans sa chambre, avec une corbeille de linge à raccommoder. Ses deux enfants, Nicolas et Babet, l'avaient suivie, et ils s'étaient mis à jouer près d'elle. Un jeu bien naïf, aussi vieux que le monde : ils avaient chargé un petit chariot, fait d'une planchette posée sur quatre roues pleines, avec des brindilles de bois, des fétus de paille, de petits cailloux, tout ce qui leur était tombé sous la main. Maintenant il fallait le trainer : comment faire ? Oh ! le gros écheveau de maman... on cassa un grand bout de laine, pour faire les rênes.

“ Tu seras le cheval, Babet ! je l'attellerai au chariot et je crierai : Hue donc ! Et puis je vais me faire un fouet : là, voilà un brin de laine pour le fouet. Tires-en un plus long pour l'atteler... Ça ne veut pas venir ? ”

— Non ! répond Babet toute confuse, et ça s'embrouille... Maman est allée chercher ses ciseaux et son dé ; elle va revenir, il faut l'attendre.

— C'est trop long, d'attendre ; je vais le tirer, moi ! ”

Nicolas tira sur le brin de laine, embrouilla tout l'écheveau ; la mère revient et gronde. Puis, quand elle a grondé, elle donne de quoi atteler le cheval ; mais il faut qu'on lui aide à pelotonner la laine. Et Babet, contente de pouvoir réparer sa faute, tient patiemment l'écheveau sur ses deux mains.

Tout à coup, la mère, qui avait par hasard, tout en pelotonnant, levé les yeux vers la porte ouverte, se leva tout effarée. “ Nicolas ! Babet ! fuites la révérence ; c'est notre princesse ! c'est Monseigneur ! ”

C'étaient en effet Karl et Frédérique, que leur promenade avait amenés jusque-là. Ils commençaient à avoir un peu peur de leur liberté, et la vue de figures humaines leur fit un sensible plaisir. Ils entrèrent ; et Frédérique, oubliant complètement que noblesse oblige, courut au petit chariot. Elle n'avait jamais vu un aussi joli joujou ; elle voulut le trainer ; et il ne s'était pas passé cinq minutes que la petite princesse, attelée à la place de Babet, courait dans la grange, poursuivie par Karl à qui Nicolas avait prêté son fouet.

Les enfants du meunier n'étaient pas encore d'âge à comprendre la distance qui les séparait de leurs hôtes ; on lit partie carrée, et on s'amusa comme quatre bienheureux. Puis Frédérique déclara qu'elle avait faim, et Karl découvrit qu'il avait faim aussi. Trude demanda timidement si leurs Altesses aimaient la crème ? et leurs Altesses répondirent en sautant de joie et en battant des mains. Alors Trude ordonna

à ses enfants d'aller cueillir des fraises pour accompagner la crème ; et leurs Altesses s'élançèrent pour avoir le plaisir de cueillir leurs fraises elles-mêmes. Jamais elles ne goûtèrent de si bel appétit ; et le docteur et la baronne, qui battaient le pays à la recherche de leurs élèves, les trouvèrent enfin animés, rouges comme des pivoines, barbouillés de crème et tachés de fraises, riant, criant et jouant avec Nicolas et Babet comme de vrais enfants de meuniers.

Le beau rêve était fini ; il fallut subir de doctes remontrances et reprendre le chemin du château. Le dernier adieu des jeunes Altesses fut une invitation à goûter le lendemain, à laquelle la baronne n'osa pas s'opposer : ses élèves ne pouvaient rien devoir à leurs vassaux.

Le lendemain donc, Babet et Nicolas, dans leurs beaux habits du dimanche, firent leur entrée au château. Je n'affirmerai pas que cette journée là fut aussi gaie pour eux que la précédente : les pauvres petits se trouvaient mal à leur aise, et il leur arriva plus d'une fois de glisser sur les parquets cirés. Pourtant, ils furent émerveillés des beaux joujoux et des grandes glaces, et promirent de revenir le lendemain, et tous les jours. Karl et Frédérique auraient préféré leur rendre leur visite, mais



Babet tient patiemment l'écheveau. (P. 17, col. 2)

SEPT HEURES DU MATIN



Madame. — Dis-tu, maintenant que je le trouve couché avec ton chapeau sur la tête et tes bottines aux pieds, que tu n'es pas rentré en brosse cette nuit ?

Monsieur. — Pas du tout, ma chère ; voilà déjà deux fois que j'ai rêvé marcher pieds nus et je me suis couché tout préparé. Voilà ?

la baronne avait déclaré que ce n'était pas convenable. Pour Karl, le savant docteur songea à faire d'une promenade au moulin le sujet d'une leçon de choses, mais il réfléchit qu'il aurait besoin de s'instruire d'abord lui-même de ce qui concerne la meunerie et l'agriculture ; et il y renonça.

Les vacances des princes ne sont jamais bien longues : les pauvres petits durent bientôt remonter dans le grand carrosse de gala et retourner à la Résidence. Ils avaient juré à Nicolas et à Babet de ne pas les oublier, et j'aime à croire qu'ils ne les oublièrent point ; mais comme ils ne se revirent plus, les autres n'en surent jamais rien. Karl et sa sœur continuèrent à s'ennuyer, et finirent par s'y accoutumer et ne plus le sentir : il en est ainsi de bien des choses dans la vie.

Quant aux enfants du meunier, l'habitude qu'ils avaient prise des sucreries, des confitures et du beau monde leur gâta pour quelque temps le pain bis et la rusticité de la maison paternelle. Heureusement qu'ils étaient d'un âge où la mélancolie n'est pas longue à se guérir.

Un jour, en furetant çà et là, Nicolas retrouva le chariot. "Babet ! Babet !" cria-t-il tout joyeux. Elle accourut ; et la mère entendit bientôt, avec le bruit de leur course et le claquement du fouet, les encouragements de Nicolas à son cheval : "Hue, Coco ! au trot, au galop... Là !... tout beau, Coco, à l'écurie ! mange l'avoine... Viens que je te dételle, Babet : c'est à mon tour de faire le cheval !"

Les enfants du meunier s'amusaient mieux sans les Altesses, que les Altesses ne s'amusaient sans eux : mais que voulez-vous ! noblesse oblige !

MME J. COLOMBE.

LES RUSSES ET LE POLONAIS

Une troupe de Russes ayant rencontré un paysan j'onnais à cheval, le prièrent fort peu civilement, ou plutôt le sommèrent brutalement de les conduire où ils voulaient aller. Forcé fut au paysan de se prêter à leur demande, et il parut le faire de bonne grâce. Un sergent lui donna à porter son fusil, un autre lui confia son sac. Arrivé au milieu d'une forêt, à un large ruisseau marécageux et dépourvu de pont, le Polonais dit au capitaine de laisser reposer un peu sa troupe, en attendant qu'il pût trouver un endroit plus praticable. Il méditait contre ces fiers Moscovites une innocente vengeance.

Ayant passé deux ou trois fois de gauche à droite du chemin pour ôter toute idée de méfiance, il traverse enfin le ruisseau, se présente sur la rive opposée et s'écrie joyeusement : "Messieurs les Moscovites, debout ! Etes-vous là ?"

— Oui, répond le capitaine.

— Mais y êtes-vous tous ?

— Oui, nous y sommes tous.

— Est-ce bien sûr ?

— Certainement, mais pourquoi cette question ?

— C'est pour qu'aucun de vous ne manque d'admirer pour la dernière fois la croupe de mon cheval ! Et ce disant, il lance son bidet, et laisse morfondus les pauvres Moscovites.

SUJET MAL CHOISI

Sir Richard Steel faisait bâtir un château ; il ne manqua point d'y joindre une chapelle et voulut qu'elle fût vaste. L'ouvrage avançait len-

tement parce qu'il ne payait pas ses ouvriers. Un jour il alla les voir ; ceux-ci le conduisirent dans la chapelle, qui venait d'être terminée. Sir Richard dit à l'un d'eux de monter en chaire et de parler, afin de juger si la salle était sonore. L'ouvrier monte et demande ce qu'il doit dire, ayant soin d'alléguer qu'il n'est pas orateur. Sir Richard lui permet de dire ce qu'il voudra. "Eh bien ! s'écrie l'ouvrier d'une voix retentissante, il y a six mois, sir Richard, que nous travaillons pour vous, et nous n'avons point vu la couleur de votre argent ; quand donc nous payerez-vous ? — Très bien ! très bien, dit Richard, qui n'aimait pas un tel discours, descends, descends, mon ami, en voilà assez : on entend parfaitement ce que tu dis."

DÉLICATESSE ET INDÉLICATESSE

Un grand médecin avait soigné un petit enfant. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur du chérubin. "Mon Dieu ! Docteur, dit-elle, il y a des services qui ne se payent pas. Je ne savais comment reconnaître vos soins... J'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce porte-monnaie que j'ai brodé de ma main. — Madame, répliqua un peu rudement le disciple d'Esculape, la médecine n'est pas une affaire de sentiment..., et nos soins veulent être rémunérés en argent. Les petits cadeaux peuvent entretenir l'amitié ; mais ils n'entretiennent pas nos maisons... — Mais, Docteur, dit la dame effarée et blessée, parlez, fixez un chiffre. — Madame, ne vous récriez pas, c'est deux mille francs..."

Alors, la dame ouvre le porte-monnaie, en tire cinq billets de mille francs, en distrait deux, qu'elle donne au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie et se retire en faisant une profonde révérence....

LES CHEMISES NEUVES

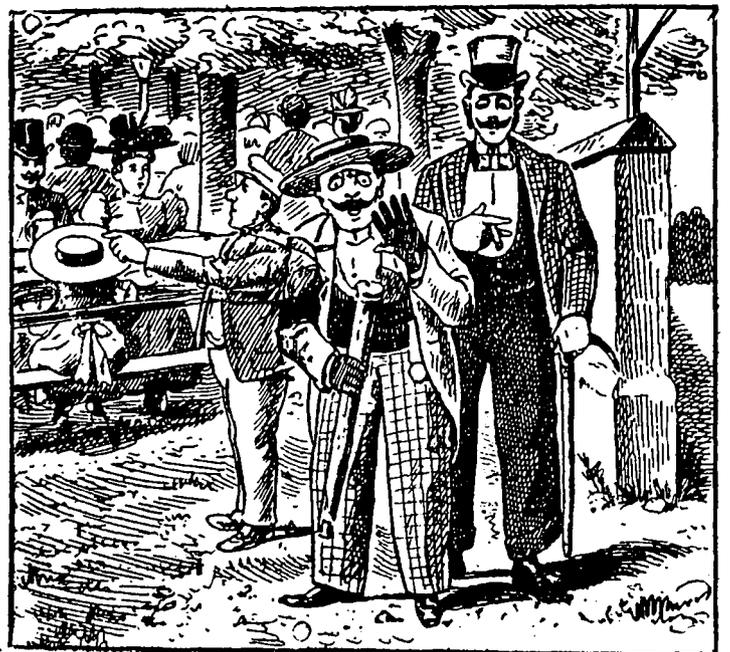
Un des derniers archevêques de Bordeaux, le vénérable d'Axiau de Sanzay, était d'une charité inépuisable : il donnait tout, et ne se réservait rien. Ses serviteurs ne pouvaient rien obtenir pour ses propres besoins. Enfin le bon archevêque n'avait presque plus de linge de corps ; et quand on parlait de le renouveler, il répondait toujours : "Un peu plus tard, nous verrons." Sa femme de charge, pour lui en procurer, usa de cette ruse ingénieuse : "Je viens, lui dit-elle, vous implorer pour une bonne œuvre. — Et laquelle, ma bonne Jeannette ? j'y suis d'avance tout disposé, puisqu'il s'agit de quelqu'un à qui vous vous intéressez. — Je voudrais, avec votre permission, employer mes moments de loisir à faire quelques chemises pour un bon vieillard qui en a un pressant besoin : j'ai pensé que vous serez assez bon pour fournir la toile ; ce serait une charité bien placée, ce vieillard n'a d'autre ressource que celle qu'il attend de vous. — De tout mon cœur, s'écrie le charitable archevêque : tenez, voilà 200 francs, c'est tout ce qui me reste : prenez-les et faites des chemises à ce bon vieillard, et, s'il a d'autres besoins, ne craignez pas de m'importuner."

Par ce moyen M. de Sanzay eut des chemises neuves, et ne put s'empêcher de sourire en apprenant l'ingénieux artifice de la bonne Jeannette.

MOLESTIE D'UN GRAND HOMME

Philopœmen, célèbre général, qu'on a surnommé le dernier des Grecs, marchait ordinairement sans suite et vêtu fort simplement. Un jour il arrive seul chez un ami, qui l'avait invité à dîner. La maîtresse du logis, qui ne le connaissait point, le pria de vouloir bien lui aider à préparer le repas, parce que son mari était absent. Philopœmen quitte son manteau et se met à fendre du bois. Un instant après arrive le maître de la maison. "Qu'est-ce seigneur Philopœmen ? que faites-vous donc là ? — Je paye, sa hâte de répondre gaiement le grand homme, je paye l'intérêt de ma mauvaise mine."

DEVINETTE



— Je ne puis retrouver mon ami Pierre.

— Comment est-il, ton ami ?

— Un vieux moigre, avec des lunettes.

Chronique Théâtrale



QUEENS THÉÂTRE

"Town Topics" ! Il suffit de mettre à l'affiche la pièce de ce nom, pour attirer la foule, et la magnifique compagnie qui la représente cette semaine au Queen's, est la même qui, pendant plusieurs mois, l'a jouée à "Broadway Theatre" devant un public enthousiaste et jamais lassé.

"Town Topics", par les comédiens du Broadway, avec des décors nouveaux, de la jolie musique, des variétés, chants et danses, c'est le succès assuré pendant la semaine actuelle et la salle remplie à chacune des représentations du soir ou de l'après-midi.

Allons ! en foule au Queen's, allez voir la superbe pièce qu'on y représente et que ceux qui la connaissent déjà n'hésitent pas à y retourner c'est la dernière fois qu'on la verra à Montréal et il faut profiter de l'occasion.

THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine, nous avons au Royal la grande compagnie de comédiens de Jéo Flynn, représentant la Comédie Extravaganza "McGinty the

SI PEU DE TEMPS



La maman. — Voyons, ma petite Louise, comment as-tu pu penser que ta maman serait aussi méchante que ça pour toi ?

Louise (5 ans). — Non, ma petite maman ; mais, tu sais, il y a si peu longtemps que je te connais, moi !

"Sport", dont le succès, dans toutes les localités où elle a été représentée, n'est plus à constater.

Chacun connaît Jéo Flynn et la troupe qui l'entoure ; de nouveaux engagements en ont fait, cette saison, un ensemble de tout premier ordre où rien ne manque, tant pour le plaisir des yeux que pour celui de l'esprit.

"McGinty the Sport" retrouvera à Montréal, nous en sommes persuadés, le succès habituel de ses précédentes tournées et chacun voudra assister à ses représentations pour renouveler sa provision de gaieté et admirer les charmantes actrices de troupe de Jéo Flynn.

PARC SOHMER

Quel dommage que la saison froide qui s'avance fasse fermer les portes du délicieux lieu d'amusement qui s'appelle le Parc Sohmer !

Il est vrai que, le dimanche encore, nous pourrions assister à ces intéressantes représentations, mais c'est égal, un grand vide va résulter de la fermeture annuelle de la saison d'été pour tous les habitués, et ils sont légion, qui, presque chaque soir, viennent se récréer au Parc en humant l'air frais, se promenant sur la belle terrasse du fleuve en fumant un cigare. Les attractions y sont toujours de premier ordre et, cette saison surtout, elles ont été insurpassables.

La semaine passée on les déclarait les plus fortes encore vues, tant à Montréal que sur le continent américain, et cette semaine, nous sommes certains que le public déclarera celles qu'il verra encore plus fortes.

Excelsior ! c'est la devise des entreprenants directeurs de notre jardin d'été Montréalais.

EDEN THEATRE

Aller à l'Eden Musée c'est vouloir s'instruire en s'amusant et, en quelques minutes, apprendre plus d'histoire, tant générale que du Canada, qu'en de longs mois à l'aide des livres. C'est la leçon de choses par excel-

lence, se fixant dans l'esprit par la représentation tangible de l'événement. C'est au numéro 206 de la rue St-Laurent, dans le Monument National, qu'est située l'entrée de l'Eden Musée. Dès le vestibule, on aperçoit la vivante représentation de Sa Sainteté Léon XIII. Descendons : Voici la découverte du Canada ; François I^{er} à Fontainebleau, entouré des Seigneurs de sa cour, recevant le découvreur Jacques Cartier. C'est Frontenac répondant fièrement à l'amiral Philips qui est venu bloquer Québec. Voici le Marquis de Tracy, gouverneur du Canada, reçu par Mgr de Laval, premier évêque de Québec. Puis le départ de La Salle à la découverte des sources du Mississippi. La terrible bataille des Plaines d'Abraham, la mort du glorieux Marquis de Montcalm et celle de son adversaire, le général Wolfe. La fondation de Montréal, etc., etc. Dans une galerie spéciale, sont les principaux épisodes de la vie de Jeanne d'Arc : les voix célestes, Jeanne en prière, Jeanne sur le bûcher de Rouen. Puis, successivement, défilent les groupes suivants : S. M. la Reine Victoria, l'hon. H. Mercier sur son lit de mort, Napoléon I^{er} à Austerlitz, la naissance du Christ, Sa grandeur Mgr Fabre, l'affaire Demers, Shortis dans sa cellule, l'enlèvement d'une femme par un gorille, etc., etc. Le labyrinthe infernal, avec Sa Majesté Lucifer sur son trône de flammes. Citons en hâte les collections géologiques, numismatiques, d'antiquités, de curiosités, d'armes sauvages et européennes, la guillotine. Il y a trois groupes, grande nature, les originaux mêmes de ceux d'au ciseau de notre éminent compatriote L. P. Hébert.

Une visite à cette Exposition curieuse, unique au Canada, doit être faite par chaque famille, car l'entrée n'est que de 10 centins et c'est bien là la véritable école d'histoire nationale et universelle dont chaque objet est une œuvre d'art due aux plus célèbres modelers d'Europe, quelques uns mêmes sortant des ateliers de l'Eden.

Encouragez une œuvre nationale !

PALLADIO.

IL EN AVAIT ASSEZ

La mère (qui voudrait bien avancer les affaires). — Ma chère enfant, cela fait trois ans que monsieur Timide vient ici pour te voir, il me semble qu'il devrait être fatigué de te faire la cour.

La fille. — Fatigué, il l'est sûrement, car hier soir il m'a demandé si je voulais l'épouser.

COMPENSATIONS

Le petit Bidou. — Dis, papa, veux-tu me fouetter, mais pas trop fort ?

Le papa. — Te fouetter ? Mais pour quelle raison ?

Le petit Bidou. — C'est parce que, chaque fois que tu me fouettes, maman me donne des confitures.

DIFFICILE

Bouleau. — Oui, l'avocat vient de m'écrire pour que je me rende chez lui afin d'éviter des dépenses et des tracasseries.

Rouleau. — Juste ciel ! Comment feras-tu, en allant voir un avocat, pour l'éviter des dépenses et des tracasseries ?

COMMENT PENOUTE A MANQUÉ SON TRAIN



Le garçon d'hôtel (entr'ouvrant la porte). — M'sieu ! M'sieu ! Il est trois heures, c'est le temps de vous préparer pour votre train.

Oncle Penoute (qui vient pour la première fois à Montréal). — Dites donc, jeune homme, croyez-vous que parce que j'ai perdu ma montre vous allez me faire avaler qu'il est trois heures ?

Le garçon. — Mais, monsieur...

Oncle Penoute. — C'est bon ! Je vais rester à la fenêtre jusqu'à ce que le coq chante. Je verrai bien si vous voulez m'emplit.

DANS LE MONDE DE LA MODE

(Suggestion par May Manton)



7114 Collerette de Bames.

Il n'y a pas de manteau qui puisse prendre la place d'une collerette. On peut la jeter aisément sur ses épaules et l'enlever sans embarras, car elle n'écrase pas le corsage en dessous et pour ces raisons, elle a beaucoup de faveurs auprès des dames quand vient la saison un peu plus fraîche. Le modèle que nous montrons dans la vignette est une collerette très-unie et qui ne diffère guère des autres, mais les deux plis très profonds au milieu du dos sont une grande nouveauté et ajoutent beaucoup à l'effet produit. La collerette proprement dite est coupée en deux morceaux seulement et a une couture dans le dos. Le collet qui remonte très élégamment a besoin d'être doublé d'un canevas très fort et devrait aussi avoir tout autour un fil de laiton pour lui faire garder sa forme première.

L'étoffe dont on se sert sur le patron est de couleur faon, doublée par-

tout de taffetas écossais. Une grosse boucle de ruban finit le collet en arrière et des attaches, de ruban aussi, servent à la nouer en avant ; on peut garnir l'intérieur du collet, près du cou, d'une ruche de chiffon ce qui donne un fini très chic à la collerette et fait ressortir davantage le teint de la personne qui la porte.

Pour faire cette collerette à une dame de taille moyenne, il faudra deux verges d'étoffe de 51 pouces de largeur. Le patron No 7114, est coupé pour des bustes mesurant 32, 34, 36, 38 et 40 pouces de circonférence.

Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centimes, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LES CRÈCHES

Parmi les vols de séraphins que Dieu a faits pour que, sans cesse, ils chantent, enivrés d'amour : — Gloire ! gloire au Père ! dans le bonheur du paradis, — un pourtant, quelquefois, loin des heureux chanteurs, s'en allait rempli de pensées.

Son front blanc penchait vers la terre comme celui d'une fleur qui n'a point d'eau l'été ; de plus en plus, il devenait songeur. Si la langueur,

DEVINETTE



— Que regardez-vous donc ?

— C'est là-bas, près de l'église, une grande, sèche et vieille dame. La voyez-vous ?

— Non !

quand on est est dans la gloire de Dieu, pouvait percer le cœur, je dirais que ce bel ange languissait.

A quoi rêvait il ainsi et en secret ? Pourquoi n'était-il pas de la fête et, seul des anges, pourquoi donc, comme s'il eût péché, baissait-il la tête ?

II

Voici qu'aux pieds de Dieu il vient de s'agenouiller. Que va-t-il dire ? Que va-t-il faire ? Pour le voir et l'ouïr, ses frères arrêtent leur *alleluia* :

III

— Quand Jésus votre fils pleurait, qu'il était de froid tout dolent dans la crèche de Bethléem, c'est mon rire qui le consolait, c'est mon aile qui le couvrait ; je le chauffais de mon haleine.

Et depuis, ô mon Dieu ! quand un enfantelet pleure, dans mon cœur, de pitié, sa voix vient retentir. Voilà pourquoi mon cœur se désole à toute heure. Seigneur, voilà pourquoi de tristes pensées me poursuivent.

Sur la terre, ô mon Dieu ! j'ai quelques chose à faire : oh ! laissez-moi y redescendre, il y a tant de petits enfants, pauvres agneaux de lait, qui, tout glacés de froid, ne font que se désoler loin des mamelles et loin des baisers de leur mère !... Dans des chambres bien chaudes je veux les recueillir, les coucher dans des berceaux, les bien couvrir ; je les veux dorloter, et être leur berceur... Je veux qu'au lieu d'une mère, ils en aient chacun vingt qui les endormiront quand ils auront assez tété.

IV

Et du cœur et des mains les anges applaudirent. Les étoiles de Dieu dans le ciel tressaillirent. Et bientôt, déployant ses ailes, de là-haut, prompt comme l'éclair, descendit le bon ange. Ici-bas sous ses pieds les chemins fleurirent, les mères tressaillirent, et les crèches s'ouvrirent partout où passa l'ange des petits enfants.

ROUMANILLE

LE CARDINAL ET LE FOU

Le cardinal de Noailles allait souvent visiter les pauvres, les prisonniers et les malades de Bicêtre. Dans une de ses visites, il demanda à voir le quartier des personnes renfermées par cause de folie. Un homme d'environ quarante ans se présente à Son Éminence, et la supplie de lui procurer son élargissement. " Je mérite, Monseigneur, lui dit-il, que vous vous intéressiez en ma faveur. Je jouissais d'une fortune honnête, et mes parents, pour avoir mon bien, m'ont accusé de folie, et ont eu assez de crédit pour me

faire enfermer dans cette maison. Je conjure Votre Éminence de me questionner sur toute sorte de sujets : elle reconnaîtra par elle-même l'injustice de ma détention. " En effet, le cardinal, après une demi-heure d'entretien, trouva cet homme de très bon sens, et ne douta pas qu'il ne fût la victime de l'avidité de sa famille. " Je plains votre sort, lui dit-il, et je vous promets de travailler à vous procurer incessamment votre liberté. Je reviendrai la semaine prochaine, et j'espère apporter avec moi l'ordre de votre délivrance. — J'ai encore une grâce à vous demander, Monseigneur, lui dit le prisonnier : ne venez pas un samedi, parce que je reçois ce jour-là la visite des âmes du purgatoire. — Vous faites bien de m'en avertir, " lui dit le prélat en se retirant. Le lecteur devine aisément que le bon prélat renonça désormais à tenter la délivrance d'un tel prisonnier.

L'OUVRAGE EN DEUX VOLUMES

Le roi de Prusse avait un aide de camp, le colonel Malachowski, qui avait peu de fortune et vivait dans la gêne ; il lui envoya un petit portefeuille, en forme de livre, où il avait placé 500 thalers. Quelque temps après, il rencontre l'officier. " Eh bien ! lui dit-il, comment avez-vous trouvé l'ouvrage que je vous ai adressé ? — Parfait, Sire, répond le colonel, et même tellement intéressant que j'en attends le second volume avec impatience. " Le roi sourit ; et, quand vint la fête de l'officier, il lui fit passer un nouveau portefeuille absolument semblable au premier, avec ces mots en tête du livre : " Cet ouvrage n'a que deux volumes. "

Le bonheur est quelque part, mais on n'y va jamais ; on croit qu'on en est revenu. — MME DE LA FAYETTE.

POUR L'AMOUR DU CIEL



La bonne dame. — Qu'as-tu donc à pleurer, mon chéri ?

Le chéri. — Hi... hi... hi... c'est papa...

qui va m' battre... avec ce gros bâton-là...

La bonne dame. — Pour l'amour du ciel !

Le chéri. — Oui... m'dame.

Sens de Salsepareille.

Toute salsepareille est salsepareille. C'est vrai. De même que tout thé est thé, toute farine est farine. Mais les qualités diffèrent. Vous voulez la meilleure. Il en est ainsi pour la salsepareille. Il y a différentes qualités. Vous voulez la meilleure. Si vous vous connaissiez en salsepareille aussi bien que vous vous connaissez en thé et en farine, ce serait chose facile de déterminer la qualité. Mais vous ne vous y connaissez pas. Comment le pourriez-vous? Quand vous allez acheter un article dont vous ne connaissez pas la valeur, vous choisissez une ancienne maison et vous avez confiance en son expérience et sa réputation. Faites ainsi quand vous achetez de la Salsepareille.

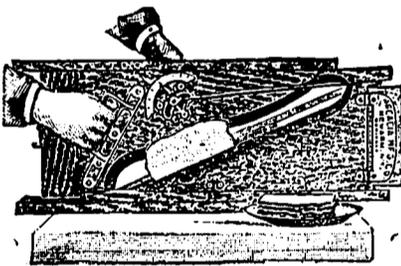
La Salsepareille d'Ayer est connue depuis 50 ans. Votre grand-père a pris de la Salsepareille d'Ayer. C'est une médecine de bonne réputation. Il y a beaucoup de salsepareilles — mais seulement une vraie, celle d'Ayer. Elle guérit.

Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quizeaillier
6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

Il paraît que la peinture à la pomme de terre forme une excellente variété de la peinture à la détrempe: voici la formule dans toute sa simplicité.

On fait cuire à l'eau deux livres de pommes de terre: quand elles sont encore chaudes, on les pèle, on les écrase, puis on les délaye dans un gallon d'eau chaude, et l'on passe à travers un tamis de crin pour isoler les grumeaux. On ajoute enfin quatre livres de blanc d'Espagne, détrempe préalablement dans un gallon d'eau. On étend avec une brosse ou un pinceau, après avoir coloré au charbon ou à l'ocre, si besoin est. Cette peinture sèche vite, tient parfaitement sur les murs ou le bois, ne s'écaille ni ne s'effrite et ne coûte presque rien.

B. DE S.

AVIS

Monsieur le Docteur Sylvestre, chargé autrefois de la clinique anti-alcoolique de l'Hospice Auclair, est remplacé aujourd'hui par Mr le Dr Chs Guilbault, 313 Amherst. Tél. Bell 7241.

Un intolérable bavard que Jaspinet.
— Oh! oui, disait quelqu'un, quel rasoir!
— Et un rasoir qui coupe toujours la parole aux autres.

Un voyageur, descendant trop précipitamment d'un train qui entre en gare, glisse sur le marchepied et tombe par terre.

Plusieurs employés accourent, le relèvent, et l'un d'eux lui demande obligamment s'il a beaucoup de mal.

— De malles? Non! répond le voyageur, je n'ai qu'un sac de nuit.

Joie d'un vieux Savoyard.
— Le président Faure, il m'a tutoyé, raconte-t-il avec orgueil.

— Il t'a tutoyé! Qu'est ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit: "Comment ça va-t-il, mon brave?"

C'EST LA LE SECRET

La cause du succès du Baume Rhumal est connue de tous ceux qui en font usage; il guéri promptement et radicalement. C'est là tout le secret.

Aménités d'omnibus.
— Merci bien, monsieur, dit la dame au monsieur qui lui a offert sa place.

— Oh! madame, le fait est assez rare et vous m'étonnez bien en me remerciant!

— Vous m'avez encore plus étonné, monsieur, en me donnant votre place!

TRIO DE PROVERBES

Qualité vaut mieux que quantité.

x

Tôt ou tard a le fort du faible besoin.

x

Un pied vaut mieux qu'un doux échassas.

SANCHO PANÇA.

Entre escrimeurs:
— Et ce fameux duel? demande-t-on à N...

— Quand nous fûmes arrivés, on leur mit l'épée à la main; aux mots sacramentels: "Allez, messieurs!" plus personne.

— Comment!
— Ils s'étaient sauvés tous les deux.
— Alors, ils ont riposté du trac au trac, reprit Aurélien Scholl.

**

Banquet officiel, à l'heure des toasts.
— Je bois à l'amour, dit un des convives.

— Je bois à l'amitié, dit le suivant. Taupin, levait à son tour son verre:
— Moi, dit-il, je bois... à ma soif!
Et il le vide d'un trait.

**

Entendu, sur le quai d'une gare, entre une paysanne et un Parisien:

— Vous ne pourriez pas m'indiquer mon train, s'il vous plaît, monsieur...

— Mais... madame, où allez vous?

— Oh! ce n'est pas la peine que je vous le dise: vous ne connaissez point le pays!

**

Aménités conjugales.
— N'insiste pas, ma chère. Tu ne sauras pas le cadeau que je veux te faire pour ta fête. Je veux que tu aies la surprise...

— Dis vite, alors, car la grande surprise, pour moi, ce sera de te voir tenir ta promesse.

**

Les propos du jour à la brasserie.
— Eh bien! mon cher, qu'est-ce que vous dites du duel du prince Henri d'Orléans et du comte de Turiu?

— Le résultat était prévu. Par ces temps de grosse chaleur, il n'y a rien d'étonnant à ce que chacun d'eux ait été piqué par un cousin!

**

Champoireau est affligé d'une conciergerie qui bavarde à tort et à travers et qui est plus que mère.

Aussi ne l'appelle-t-il par à peu près que "vieille pie blette!"

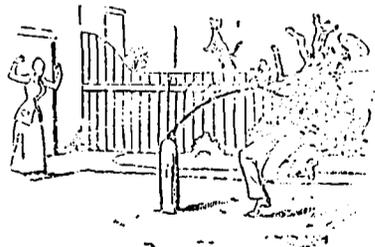
**

— Vous partez pour les eaux, docteur! Et vos malades! Ils vont mourir, sans vous!

— Eh bien, que voulez vous? Ils mourront de leur mort naturelle.

**

SA SEULE RESSOURCE



C'est l'histoire peu triomphale d'un monsieur qui avait trop bu et que les chiens ont mal accueilli.

Il n'a qu'une ressource: aller se faire soigner chez le Dr Chs Guilbault, 313 rue Amherst, ou chez M. J. H. Charles, 313 avenue Laval.

La fille, l'épouse, la mère

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps, devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FEMINE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé ici s'applique.

Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre

Pour Femmes Pales et Faibles

fond la plus grande œuvre du siècle, en soulageant les souffrances de cette nature. On est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal! Les moyens sont à votre portée et à votre disposition. Alors, pourquoi retarder? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission: GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FEMINE ET ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout: 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ:
Cie Chimique Franco-Américaine,
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Dans un lycée:
— Mère Toto, veuillez me donner la définition du cercle?
— Le cercle... c'est un endroit où papa prend tous les soirs sa calotte.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publié toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS CRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Brecheux et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 20.

QUEEN'S THEATRESemaine commençant
le lundi, **20 Septembre**

Avec Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

TOWN TOPICS

PAR LES

Comédiens du 'Broadway Theatre'

**MAGNIFIQUE COMPAGNIE
DECORS NOUVEAUX**PRIX: Soir, 15c, 25c, 35c et 50c.
Matinée, 10c, 20c et 30c.

Phone 1032.

Chez le marchand de bric-à-brac :
—Je vous recommande cette garniture de cheminée : le style empire redé- vient très la mode.
—Vraiment ?
—A preuve, la publication des lettres de Napoléon 1er!

* *

Aux eaux.
Deuxième visite chez le docteur.
—Combien vous dois-je ?
—Vingt francs...
—Mais, docteur, vous ne m'aviez demandé que dix francs la première fois.
—C'était pour vous engager à revenir.

* *

Deux Auvergnats causent ensemble :
—C'est drôle, dit l'un à son cama- rade, depuis quinze ans que nous habi-

tons la même maison, je ne t'ai jamais vu aller au bain.

—Oh ! répond l'interpellé fièrement, j'ai une santé excellente ; je n'ai jamais eu besoin de me droguer.

* *

Propos de plage :
—Voilà une figure de femme qui ne m'est pas inconnue... Il ne te semble pas qu'il y a dans cette tête-là quelque chose qu'on a déjà vu ?...
—Oui... attends donc... ça doit être la peinture.

* *

Un policeman arrête un bicycliste qui vient de renverser un piéton.
—Comment ! lui dit-il, dans cette rue presque déserte vous trouvez le moyen de "faire des accidents" !
L'homme au bicycle, goguenard :
—Où serait le talent, sans ça ?...

THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs, Gérants

Semaine commençant le lundi,
20 SEPTEMBRE
Après-midi et soirLa Grande Compagnie de
Comédiens de Joe
FlynnReprésentant la Comédie Extra-
vagante**McGINTY
THE SPORT**Billets toujours en vente depuis
9 heures a. m. à 10 heures p. m.PRIX
Matinée :
10c.. et ..
20cPas plus
haut.
Soir,
Sièges
Réservés:
**10c
extra.****BECHARD, DULUY & CIE, LYON, FRANCE****LONDRILL, WULFF & CO., BRADFORD, ANGLETERRE****DUPUIS FRERES, seuls agents en Canada**

Nous sommes les agents spéciaux, pour tout le Canada, des deux grandes fabriques ci-dessus, reconnues pour les plus impor- tantes du monde entier. Rien n'est comparable au fini de leurs tissus et à la durabilité de leur teinture.

Notre assortiment d'ÉTOFFES NOIRES et d'ARTICLES DE DEUIL est toujours au grand complet ; cependant, les der- niers envois que nous avons reçus des deux grandes fabriques ci-haut mentionnées, le rendent supérieur à tout ce qu'on peut imaginer.

L'agence unique que nous possédons de ces deux fabriques nous permet d'en vendre les produits à 25 et 30 pour cent meilleur marché que partout ailleurs.

Voici un aperçu des marchandises que nous fournissent ces deux maisons :

Brillantine unie, 20, 25, 30, 40, 45, 65, 75, 90c. et \$1.00.
Brillantine brochée, 20, 25, 30, 35, 45c., \$1.00 et \$1.25.
Serge fine, 20, 25, 35, 40, 45, 50, 55 et 60c.
Serge à costume, 40, 60 et 90c.
Serge Estamine, 45, 60 et 90c.
Serge "Diagonal", 25, 50, 60 et 75c.
Serge Vénitienne, 75c.
Serge "Spin", 50c.
Crépe pour robes, 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 65, 75, 85c., \$1.00 et \$1.25.
Satin "Soleil", 50, 75, 85c., \$1.00 et \$1.25.
Drap de "Belford", tout laine, valant 65c. pour 45c.
Etoffe "Granit", Piqué français, Drap de France à 60c.
Etoffe "Granit", avec dessins \$1.00
Cheviot nouveau, broché, \$1.10.
Etoffe moirée, de fantaisie, \$1.10.
Etoffe "Mohair", brochée, fini soie, \$1.65.
Etoffe brochée, toute laine, 60, 75, 90c. et \$1.00.
Etoffe brochée, 35, 38, 45 et 60c.

Etoffe "Jacquart", brochée, 75c.
Crépon uni, tout laine, 30 et 35c. ; soie et laine, 60c.
Crépon rayé et broché, 65c., \$1.25, \$1.35 et \$1.65.
Nouveau Crépon, avec bord pour garniture, \$1.00, \$1.10 et \$1.50.
Drap "Stanley", tout laine, 50 et 60c.
Drap Sicilien, pur Mohair, 50, 65 et 75c.
Moire à Jupou, 10, 12, 15, 20, 25, 30, 40, 45, 50 et 60c.
Moire à Jupou, grande largeur, 45 et 65c.
Cachemire, 20, 25, 30, 35, 40, 50, 60, 70, 75, 90c., \$1.00, \$1.10, \$1.25, \$1.40 et \$1.50.
Job Spécial de Cachemire, 46 pouces de largeur, valant 70c. pour 47c.
Assortiment complet de HENRIETTA, soie et laine.
MÉRINOS français et MÉRINOS double à soutane.
Crépe "Grout & Co.", 75c., \$2.25, \$2.75 et \$3.00.
Crépe "Courteauld", \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.00, \$2.25, \$2.75, \$3.00, \$3.50, \$3.75, \$4.50 et \$5.00.
Ces crépes sont à l'épreuve de la pluie et de l'humidité.

Nous insistons sur le fait que nous vendons toutes ces marchandises au moins 25 p. c. moins cher que partout ailleurs.

Nous prions les dames qui liront la présente annonce de ne pas oublier que notre assortiment d'Étoffes à robes noires, de fan- taisie, est le plus complet et le plus riche qu'on puisse trouver à Montréal.

DUPUIS FRERES

Coin des rues Ste-Catherine et St-André

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^r CODERRE**

PILULES POUR **GUERISON**
DE **CERTAINE**
Noix Longues DE TOUTES
(Composées) Affections
De McGALE Torpéur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Comment on s'y prenait, il y a cent ans, pour complimenter une jolie femme.

—Madame, qu'y a-t-il de plus charmant que votre œil gauche ? Belle question, c'est votre œil droit.

Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombrages de l'Ile Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

Les gens qui ont des façons bien simples de s'exprimer :

—Le petit enfant des X... n'a pas vécu longtemps...

—Ah ! l'avre petit !

—Mais je n'ai pas dit qu'il était mort... Il est né il y a quinze jours, donc il n'a pas vécu longtemps !...

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

MAISON DU PEUPLE !

J. A. OUIMET
Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des...
Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff. 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

Un ouvrier battait sa femme régulièrement tous les lundis, quand il revenait du cabaret. La malheureuse commençait à s'y habituer. Son homme était si bon quand il n'avait pas bu. Un enfant naquit. Depuis, chaque lundi le mari rentrait chancelant comme de coutume, mais il ne levait plus le bras, il restait calme. Sa femme lui ayant demandé :

—Pourquoi ne me bats-tu plus depuis deux mois ?

L'ouvrier répondit en montrant le berceau.

—J'ai peur d'éveiller l'enfant.

* *

Les mots :

—Et ton fils, qu'en fais-tu ?

—Il termine son apprentissage chez un horloger ; son patron est très content de lui, il me disait hier : " Il est tellement appliqué que tant qu'il fait un mouvement, il ne bouge pas ! "

* *

En août dernier, M. H... Z..., gros banquier de la Chaussée-d'Antin, voit tout à coup une tumeur lui apparaître au cou. " Qu'est-ce que c'est que ce bobo-là ? "

Il fait appeler en toute hâte un médecin du quartier.

—Docteur, ne pensez-vous pas qu'il me faille une application de sangsues ?

—Non, non, répond le praticien. Voyons autre chose, monsieur.

—Pourquoi ça, docteur ?

—Parce que les sangsues ne prennent pas sur les gens de finance.

* *

—Vous savez, X... vient encore de recevoir un nouvel ordre.

—Vraiment, lequel ?

—Celui de purger sa condamnation.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL

Ceux qui font un travail mental

Croient-ils réfléchir-ent mieux après un bain turco-russe pris aux...

BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour, Le soir jusqu'à 10 h.

75c 50c

Jours pour les dames : LUNDI avant midi et MERCREDI après-midi.

Ouverts toute la nuit.

Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

Dans un restaurant de Paris :

—Dites donc, garçon... cette giboulotte n'est pas faite avec du lapin inoculé, au moins ?

—Oh ! vous pouvez être bien tranquille... (confidemment) c'est du chat !

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

Un député socialiste, qui a autant de dettes que de prétentions, disait à un de ses intimes :

—Quand je serai ministre !...

—Quand tu seras ministre, rien ne changera chez toi ; il y aura toujours des huissiers dans l'antichambre.

* *

Beau père et prétendu.

—Il me semble, murmure celui-ci, que mademoiselle votre fille me regarde de travers.

—Oh ! ce n'est rien, reprend le beau-père... Elle vous trouve charmant, mais elle louche un peu.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

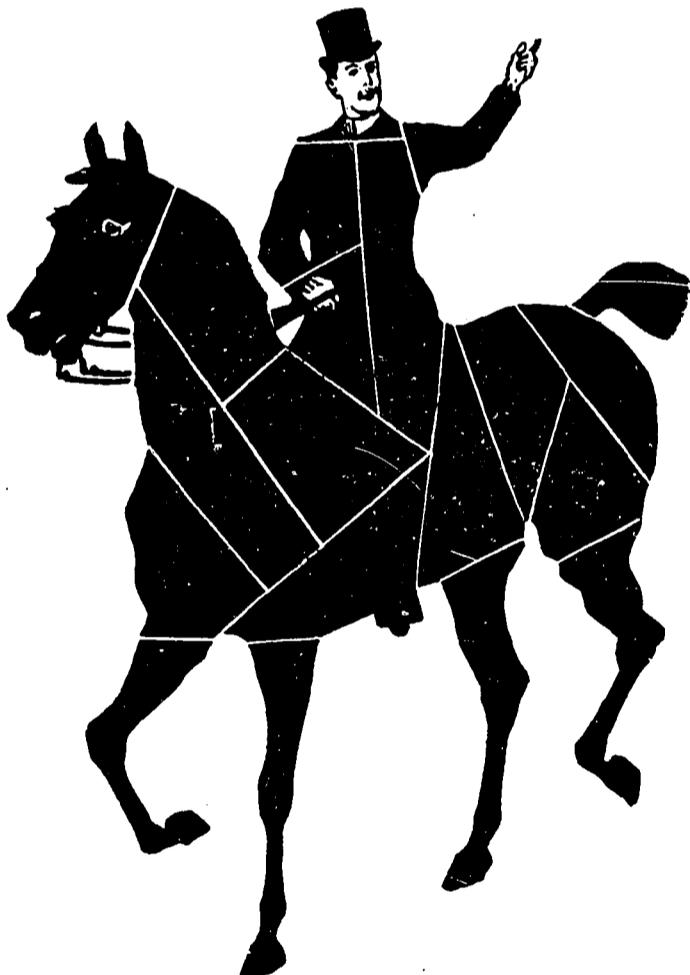
TIRAGE LIMITE

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 95



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Cassé-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle R. H. Louis (Bian), E. J. Charrier, Arthur Payette, Emilio Brousseau, (Montréal, Qué.), A. M. Demers, Mlle D. M. Lamoureux (Waterloo, Qué.), Alfred Bouchard (Lévis, Qué.), Louis Bessette (Farnham, Qué.), W. Deschamps, Mme Léone Robitaille (Québec, Qué.), Ephraïm Turbeau (St-Vincent de Paul, Qué.), Joseph Lord (Sorel, Qué.), G. S. Régis Roy (Ottawa, Ont.), Jos. D. Thibault, Mlle Yvonne Thibault, Mme L. A. Pelletier, Léon Trépanier (Fall River, Mass.), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waitfield, Vt.), Mlle Dorilla Dameulo (Manchester, N. H.), Pierre Girard (Holyoke, Mass.), Hippolyte Thibault (Bridgeport, Conn.), Peter Benac (Cohoes, N. Y.), Elzear Chassé, A. Blais (Lowell, Mass.), Joseph Derbès (New-Orleans, La.), Achille Bélanger (Pittsfield, N. H.), Alphonse Grenon (Woonsocket, R. I.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de E. J. Charrier chez Henry Morgan & Co (Montréal, Qué.), W. Deschamps, Mme Léone Robitaille (Québec, Qué.), Julien Desnoyers (Waitfield, Vt.), A. Blais (Lowell, Mass.).

Le tirage s'est fait en présence de MM. A. M. Demers et E. Noël, etc.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous le faire au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fleurs Blanches, Vapours, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

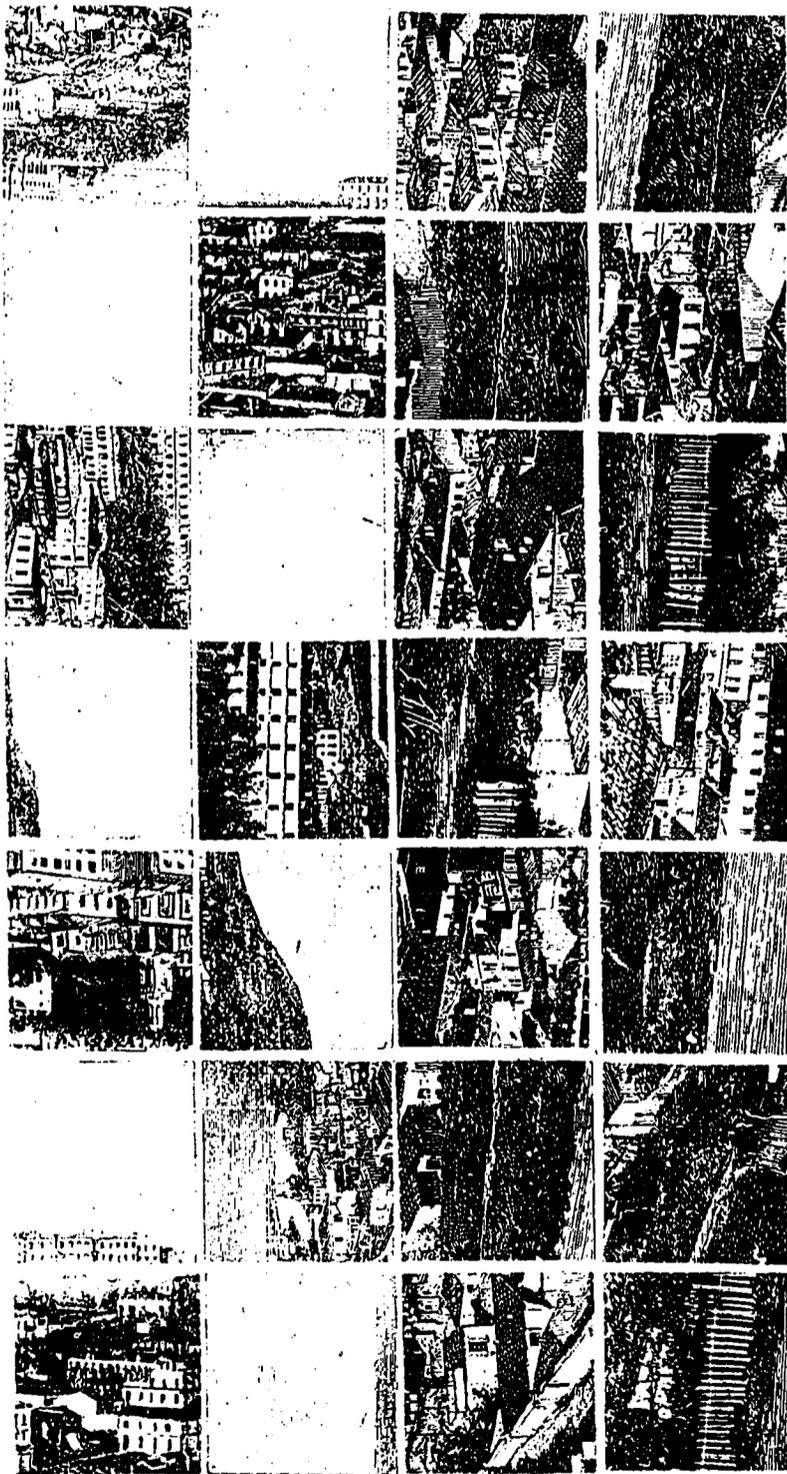
Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

ILS OCCUPAIENT DE LUI

Bouleau. — J'ai entendu dire qu'Untel, le savant, vivait dans la plus grande pauvreté; quelqu'un m'assure qu'il crève à peu près de faim. Est-ce que ses admirateurs ne pourraient pas faire quelque chose pour lui?

Bouleau. — Ils le font, mon cher, il circule une liste pour lui élever un monument et j'ai, pour ma part, souscrit une piastre.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 97



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, PHILADELPHIE-EST.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 30 septembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Celebre

Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompente livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.